Alain Soral

Vers la féminisation ?

Pour comprendre l'arrivée des femmes au pouvoir



BIBLIOTHÈQUE ◆ BLANCHE

Alain Soral

Vers la féminisation ?

« La femme est l'avenir de l'homme... »
Cette citation devenue célèbre résume à elle seule le credo de l'époque, son idéologie. Que le poète qui a écrit cette sentence ait vécu en stalinien et fini pédé devrait pourtant inciter à la prudence, voire à la réflexion.

Publié en 1999, *Vers la féminisation ?* était un livre prémonitoire, notamment avec la possible élection d'une femme à la présidence de la République, autre signe fort d'une société qui change. Mais change-t-elle en mieux ?

Alain Soral nous démontre que c'est, au contraire, parce que la femme est plutôt l'être du désintérêt politique (littéralement un homme sans vision collective d'avenir) que l'oligarchie a choisi d'en faire le relais privilégié de son pouvoir (au commentaire journalistique comme à l'exécution de gestion).

La féminisation des esprits complétant, en quelque sorte, la "maastrichtisation" des institutions afin de réduire, jusque dans les consciences, l'aspiration du peuple au pouvoir citoyen.

En proférant cette thèse radicale (médiatiquement marginale, mais ressentie par une part grandissante de la population), *Vers la féminisation ?* veut poser les bases d'un débat sérieux à propos d'une manipulation anti-démocratique (notamment la parité) dont la majorité des femmes (ouvrières et employées) sont aussi le jouet ; mais aussi aider l'honnête homme à se défendre contre l'arrogance et la bêtise des élites dirigeantes dans les dîners en ville !

Alain SORAL, auteur polémique à succès, revient sur les deux sujets qui lui tiennent à cœur : la femme et la démocratie... Ses thèses sur ce thème ont largement été reprises, notamment par Éric Zemmour dans son *Premier sexe*, succès 2006 en librairie.



H.I.M.F.



DU MEME AUTEUR

Essais

Les Mouvements de mode expliqués aux parents (en collaboration avec Hector Obalk et Alexandre Pasche), *Robert Laffont*, 1984.

La Création de mode, *S.I.S.*, 1987.

Sociologie du dragueur, *Éditions Blanche*, 1996.

Vers la féminisation ?, *Éditions Blanche*, 1999.

Jusqu'où va-t-on descendre ?, *Éditions Blanche*, 2002 ; *Pocket*, 2003.

Socrate à Saint-Tropez, *Éditions Blanche*, 2003.

Fictions

La Vie d'un vaurien, *Éditions Blanche*, 2001.
Misères du désir, *Éditions Blanche*, 2004.
Chute ! Éloge de la disgrâce, *Éditions Blanche*, 2006.

Films de court-métrage

Chouabadaballet, une dispute amoureuse entre deux essuie-glaces, *Éditions Soral*, 1990.

Les Rameurs, misère affective et culture physique à Carrière-sur-Seine, *Agat films*, 1993.

Film de long-métrage

Confession d'un dragueur, *Flach films*, 2001.

ISBN : 2-911621-

Alain SORAL

VERS LA FÉMINISATION ?

Démontage d'un complot antidémocratique

Collection dirigée par Franck Spengler

2007
ÉDITIONS BLANCHE
38, rue La Condamine
PARIS 17e

PRÉFACE À LA PRÉSENTE ÉDITION

Publié en 1999, *Vers la féminisation ?* était un livre prémonitoire.

À partir d'une dialectique toute marxiste, Alain Soral démontrait avec force et talent comment se constituait la « jeune fille » dont les aspirations du corps et l'importance de la représentation affective l'amenaient vers le psychologisme et la pensée magique plutôt que vers la raison pure.

Fort de ce constat solidement étayé, il analysait non sans humour les tentatives de pensée féminine (Hannah Arendt, Élisabeth Badinter, Simone de Beauvoir...) où l'omniprésence du pathos l'emporte toujours sur le raisonnement, comme si l'explication du Monde ne pouvait s'affranchir de notre nature.

Dans cet ouvrage courageux et précurseur, Alain Soral dénonçait le totalitarisme du féminisme qui tend en permanence à réduire la vision du monde à l'inconscient, la séduction, l'affectivité et à la consommation, ce qui en interdit toute critique sociale ou historique. Se définir par son sexe et ramener la lutte des classes à une opposition

masculin/féminin est cette aberration dans laquelle n'ont pas hésité à se jeter les féministes. Ainsi, comment la bourgeoise de « gauche », à l'abri du besoin et loin des réalités sociales, peut-elle prétendre appréhender la réalité de la travailleuse exploitée ? La femme, pas plus que l'homme, n'est une catégorie sociale.

L'explication féminine de la marche de nos sociétés est donc réduite à ce salmigondis où règnent en maîtres le désir et le consumérisme. Deux aspects fort bien exploités par nos sociétés libérales qui ont vu dans la femme un nouveau consommateur et un rival moins exigeant sur le marché du travail. Ainsi, en poussant les femmes au travail et en augmentant leurs désirs, les social-démocraties ont fait d'une pierre deux coups, gagnant sur le plan de la production et de la consommation.

Cette prééminence du féminin, par le travail et la consommation, s'est accrue ces deux dernières décennies pour accoucher d'une société du compromis, molle et désemparée, où la pensée n'a plus sa place hors des normes socialement admises. À l'opposition virile des idées s'est substituée la compétition des pathos.

La très médiatique candidature à la présidence de la République de Ségolène Royal l'illustre on ne peut mieux.

Tout ce mouvement, Soral l'expliquait avec précision, sans agressivité. Et dures furent les critiques qu'il dut essuyer à la sortie de son livre.

Aujourd'hui, juste retour des choses, l'Histoire lui donne raison.

Franck Spengler

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Ce livre reprend, en gros, la deuxième partie du précédent ouvrage de l'auteur, *Sociologie du dragueur* [1], paru aux Éditions Blanche, soit les chapitres 5, 6 et 7 auxquels sont apportés quelques remaniements et ajouts.

Ceux qui ont lu *Sociologie du dragueur* (trois éditions à ce jour) pourront donc comparer avec intérêt la nouvelle version à l'ancienne.

Je ne saurais trop conseiller aux autres, leur lecture achevée, de revenir à cet autre excellent ouvrage afin d'y découvrir, notamment dans la première partie (soit les chapitres 1, 2, 3 et 4), la genèse d'une pensée ; celle d'un auteur qui, reprenant la méthode structuraliste génétique de Lucien Goldmann, a osé entreprendre l'étude sociologique de sa propre sensibilité.

L'éditeur

Ce sont les vaincus qui ont raison.

Georges Lukacs

À Michel Clouscard

INTRODUCTION :
LA FEMME EST L'AVENIR DE L'HOMME



« La femme est l'avenir de l'homme. »

Cette sentence devenue célèbre résume à elle seule le credo de l'époque, son idéologie.

Que le poète qui l'a prononcée ait vécu en stalinien et fini pédé devrait pourtant inciter à la prudence, voire à la réflexion.

À moins que le but de ce slogan, devenu « Demain sera féminin » dans un catalogue de vente par correspondance[1], soit justement de couper court à toute réflexion sérieuse ; d'exiger de nous, hommes de bonne volonté qui voulions continuer à réfléchir, que nous nous en remettions à la fameuse intuition et autre sensibilité féminines quant à notre avenir.

Étrange : dans cette société libérale où presque toutes les critiques sont permises, voire encouragées

1. Les 3 Suisses, auquel L'Oréal par la bouche de Claudia Schieffer ne se cache plus d'ajouter : « parce que je le vaux bien ! »

(surtout celles qui en sapent les fondements : chrétienté, raison, science, république, père, famille, morale...), il est devenu très mal vu de ne pas dire que du bien des femmes.

Malgré cette pression médiatique croissante – et ne faisant finalement que rejoindre la tradition classique unanimement misogyne depuis la nuit des temps jusqu'à Simone de Beauvoir – je vais oser poser ici la question interdite :

Et si c'était parce que la femme est fondamentalement sans vision politique et sans projet social, donc qui accepte comme naturel, voire indépassable, le système en vigueur (en l'occurrence le néolibéralisme), que les hommes au pouvoir (ces mêmes tenant du néolibéralisme) tenaient à tout prix à nous imposer :

– *les femmes* comme commentateurs privilégiés de leurs actes,

– *la féminité* comme sensibilité modèle,

– et *la féminisation* comme avenir politique,

afin, bien sûr, de conforter le leur ?

Question quasi hérétique et pourtant décisive puisqu'elle engage la survie même du contenu sérieux du mot "démocratie" (le pouvoir de décision politique au peuple).

Question d'une actualité brûlante qui exige quand même, avant d'être tranchée, qu'on réponde à quelques questions préalables :

– d'abord qu'est-ce que *la femme* ?

– qu'est-ce que *la féminité* ?

– qu'est-ce que *le féminisme* ?

– comment, enfin, s'est mis en place ce processus de *féminisation* dont la marche inquiétante justifie un tel livre.



1.
La femme existe-t-elle ?



La femme existe-t-elle ?

Cette question radicale ne prétend pas se rattacher à une tradition métaphysique de l'absurde pour étudiants en lettres désespérés.

Il n'est pas douteux que la femme existe, nous en côtoyons tous les jours, et remettre en cause son existence équivaudrait à remettre en cause l'existence de la totalité du monde, ce livre inclus.

L'existence problématique de "la" femme pose une vraie question : celle de l'unité de l'objet étudié.

Existe-t-il, au-delà de leur diversité observable – minces, grosses, gaies, tristes, riches, pauvres... – une identité, une sensibilité, un esprit, bref une *nature féminine* [1] commune à toutes ces femmes ?

Et si oui, comment la déceler et la définir ?

1. Nature très loin de se confondre avec la nature, bien entendu.

La nature féminine, difficile objet de pensée

De tout temps (plus exactement depuis les débuts de l'histoire jusqu'au début de ce siècle), ce sont les hommes qui ont pensé la nature et, en son sein, la nature féminine[1]. Et malgré toutes les précautions méthodologiques du penseur le plus expérimenté, la nature s'exprime toujours à travers l'idée, certes cohérente et fonctionnelle qu'il s'en fait, jamais d'elle-même ; à moins bien sûr de s'en remettre à la transe de la révélation, mais alors on sort du doute (et de sa méthode hypothético-déductive) pour retomber dans la croyance et la foi, pour nous hors sujet[2].

Ainsi l'homme, sans lui faire dire n'importe quoi, fait-il dire un peu ce qu'il veut à la nature. Parole ventriloque et tâtonnante où se mêlent opinion et science, invention et découverte pour donner quand même, au fil du temps, une certaine idée de progrès. Malgré toutes les défiances mystico-contemporaines relayées par les médias, la physique d'Einstein exprime indéniablement la nature avec plus de finesse, de profondeur et de vérité que celle de Newton. Physique de Newton qui en remontrait déjà à celle de Copernic, et celle de Copernic à celle de Ptolémée... Les fusées interplanétaires en témoignent, en attendant mieux.

1. Que les femmes ne l'aient pas fait pose une question de fond à laquelle ce livre prétend justement apporter quelques éléments de réponse.

2. Ce que n'hésite pourtant pas à faire la philosophie néokantienne héritée de Husserl quand elle prétend recourir à l'intuition ontologique et autre réduction phénoménologique pour accéder à la vérité.

Pour la femme l'analogie avec la nature s'arrête là.

D'abord parce que, contrairement à l'idée de nature qui a subi à travers l'histoire plusieurs révolutions (copernicienne, newtonienne, einsteinienne), l'idée de la femme traverse les âges avec une remarquable stabilité... dans la misogynie.

Citations :

– Aristote (philosophe grec -384 / -322, disciple de Platon, fondateur du Lycée et père de la logique) :

« *L'esclave est entièrement privé de la liberté de délibérer ; la femme la possède, mais faible et inefficace.* »

– Jean-Jacques Rousseau (philosophe genevois 1712-1778, collaborateur de *L'Encyclopédie* et fondateur avec *Le Discours sur l'origine de l'inégalité* et *Le Contrat social* de la pensée démocratique moderne) :

« *Les femmes en général n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun et n'ont aucun génie.* »

– Emmanuel Kant (philosophe allemand 1724-1804, père de l'idéalisme critique sur lequel s'appuie encore l'ensemble de la pensée non-dialectique contemporaine) :

« Les femmes ne peuvent pas plus défendre personnellement leurs droits et leurs affaires civiles qu'il leur appartient de faire la guerre ; elles ne peuvent le faire que par l'intermédiaire d'un représentant. »

– Arthur Schopenhauer (philosophe allemand 1788-1860, père du pessimisme moderne) :

« L'homme s'efforce en toute chose de dominer directement soit par l'intelligence, soit par la force ; la femme au contraire, est toujours et partout réduite à une domination absolument indirecte, c'est-à-dire qu'elle n'a de pouvoir que par l'homme, et c'est en lui seul qu'elle exerce une influence immédiate. En conséquence, la nature porte les femmes à chercher en toutes choses un moyen de conquérir l'homme, et l'intérêt qu'elles semblent prendre aux choses extérieures est toujours une feinte, un détour, c'est-à-dire pure coquetterie et pure singerie. »

– Sigmund Freud (psychologue autrichien 1856-1939, père de la psychanalyse) :

« Il faut admettre que les femmes n'ont qu'un sens réduit de la justice et cela est lié sans aucun doute à la prépondérance de l'envie dans leur vie mentale ; car l'exigence de justice est une modification de l'envie ; elle pose les

conditions dans lesquelles on désire bannir cette envie. Nous disons aussi des femmes que leurs intérêts sociaux sont plus faibles que ceux des hommes et que leur faculté de sublimer leurs pulsions est moindre. »

Cela fait mal, et cela nous fournit notre ensuite : remarquable stabilité dans la misogynie qui n'est sans doute pas étrangère au fait que "la femme" n'est pas pour l'homme un objet d'étude parmi d'autres (comme ces électrons, amibes ou souris blanches qu'il étudie en laboratoire sans trop d'implication affective), ni même cet autre encore abstrait de la nébuleuse existentialo-sartrienne, mais celle dont il vient et où il rêve souvent de revenir : sa mère et sa femme.

La mère comme être et nostalgie

La mère, c'est d'abord pour tous les hommes l'amour confondu avec l'origine. C'est pourquoi, dans la plupart des représentations (la grecque, la chrétienne...), l'amour est l'origine du monde.

Cette difficulté à opérer un retour, à penser objectivement celle dont il vient et qui fut son tout est à l'origine, chez l'homme, de l'idée de l'*éternel féminin* (avant que le nourrisson n'accède à la conscience de la temporalité) comme de l'idée de la *femme magique* (avant que le nourrisson n'accède à la raison).

Difficulté à envisager sans passion celle qui, par la nostalgie du paradis perdu de la mère, lui apparaît comme synonyme et promesse de félicité ; et qui est sans doute aussi à l'origine de la réversibilité de cette fascination première en misogynie.

Misogynie de l'homme forcément déçu par la femme réelle et terrestre mesurée à l'aune de l'absolu-mère. Homme d'autant plus amer envers la femme qu'il idéalisait la mère.

Ce dualisme réversible fascination / misogynie exprime et résume toute la difficulté que l'homme a à penser la femme :

– jeune poète naïf et transi chantant les louanges de la femme éternelle ;

– vieux philosophe déçu et aigri pestant contre son inconstance.

Rêvant mais ne pensant pas encore dans le premier cas, se vengeant donc ne pensant plus dans le second.

Pourtant, malgré l'indéniable pertinence de ce préambule et en l'absence, il faut bien le faire remarquer, d'aucune élaboration conceptuelle sérieuse de la femme sur elle-même[1], la question reste posée, pressante :

Comment penser la femme ?

1. *Le fait que la femme naisse du "même" et non de l'"autre" constitue sans doute un premier élément de réponse, nous y reviendrons...*

La femme entre la mère et la fille

Pour essayer d'avancer avec le maximum d'objectivité sur ce terrain glissant, constatons que quels que soient les présupposés favorables ou défavorables que nous portons sur elles et leur diversité, toutes les femmes du monde possèdent deux points communs :

– ce premier moment de l'existence où l'affectivité naissante est façonnée de *l'extérieur* par sa relation aux premiers autres[1] que sont la mère et le père[2]. Relation triangulaire de *l'œdipe* qui définit *la fille*.

– Fille qui nous renvoie nécessairement à la *mère*, soit au *corps* qui constitue la femme de *l'intérieur*, et dont la fonction objective (biologique) est la *maternité*.

Toute femme, quelles que soient les contingences (affectives, sociales), est donc d'abord mère par son corps (qu'elle le refuse ou non) et fille par sa naissance (qu'elle soit heureuse ou pas). Le *corps* et l'*œdipe* constituant les deux déterminations qui font de toute femme :

– un être voué à une certaine *fonction* : la maternité.

– Fonction elle-même interprétée par une certaine structure de *représentation* : l'œdipe.

1. *Premiers autres à partir desquels seront perçus tous les autres.*
2. *Le père pouvant être le "père absent".*



L'ESPRIT VIENT D'ABORD DU CORPS

Pour bien comprendre l'influence des aspirations naturelles du corps *sur* la pensée et leur cheminement ultérieur *dans* la pensée, éliminons d'abord la croyance religieuse qui ferait de l'esprit une entité extérieure au corps, venue d'on ne sait où pour l'habiter et le guider.

Ce reste de pensée primitive dont le nom savant est *dualisme transcendantal* est la maladie récurrente qui empoisonne la philosophie[1].

Coupant radicalement le monde des fonctions (biologico-organiques) du monde des représentations (psychologico-affectives, socioculturelles), ce dualisme, voué à retomber immanquablement dans les élucubrations métaphysiques pour tout ce qui touche à l'esprit, perdure malheureusement dans bon nombre de pensées de second ordre : notamment dans le féminisme de Simone de Beauvoir et, plus près de nous encore, dans la sociologie de Pierre Bourdieu[2].

1. Hegel essaya de l'en guérir en son temps par le monisme dialectique, puis la rechute vint du néokantisme.

2. Nous reviendrons sur la pensée de Simone de Beauvoir au chapitre 3 et sur celle de Pierre Bourdieu au chapitre 7.

Mais pour l'observateur et le penseur guéris du dualisme et sa métaphysique, l'origine de l'esprit est d'abord à chercher à l'intérieur du corps, le corps étant à la fois corps et esprit.

Esprit qui pense à la nourriture d'abord parce que le corps a faim (d'aliments que son corps peut manger). Esprit qui invente le lit d'abord parce que son corps est fatigué (et que la gravitation lui recommande la position couchée). Esprit qui pense à l'amour d'abord parce que la fonction biologique de l'espèce, et plus particulièrement du corps de la femme, est de se reproduire.

Cette cause entendue, pour savoir quelles représentations induit nécessairement cette aspiration intérieure de la femme (en tant que mammifère) à la reproduction, laissons s'exprimer, pour ne pas être taxé de présupposés machistes, le corps qui justement refuse de se soumettre à ces injonctions : le corps de l'anorexique…

L'anorexie mentale de la jeune fille

En faisant partir ce refus de la normalité, du sujet concerné lui-même (puisque l'anorexie mentale est répertoriée comme maladie de jeune fille),

– en listant les symptômes,

– et en en faisant une interprétation cohérente, nous aurons une bonne chance de déduire avec objectivité à

quelles aspirations naturelles, normalement induites par l'évolution de son corps, la jeune fille anorexique s'oppose du haut de ses représentations pathologiques (sans doute à la fois œdipiennes et sociales).

Sachant que l'anorexie mentale est dans la plupart des cas :

– une pathologie psychique qui survient chez une jeune fille,

– à l'activité cérébrale et physique supérieure à la moyenne (elle est d'un bon milieu, travaille bien à l'école et fait du sport),

– au moment de l'adolescence (soit quand son corps d'enfant se transforme pour faire d'elle une femme au sens biologique du terme).

Transformations à laquelle la jeune fille s'oppose :

– en ne mangeant plus, contrariant de ce fait (par l'anémie) l'évolution programmée de son corps vers sa plus grande différenciation sexuelle d'avec le corps de l'homme (disparition des masses graisseuses : seins, fesses, puis des règles, soit de tous facteurs de féminité et d'attraction sexuelle).

Refus d'ingérer, refus des formes, des règles et de la passivité qui s'accompagne, malgré la fatigue :

– d'une augmentation de l'activité cérébrale et physique précédemment constatée ;

– et sur le plan psychique d'un sentiment ambivalent envers ce qui est refusé ; la résistance à l'envie

augmentant son importance et l'attente de sa satisfaction (d'où l'alternance de l'anorexie et de la boulimie chez les jeunes filles moins gravement troublées).

Satisfaction qui, refoulée jusqu'au bout, peut en outre conduire l'anorexique à la mort[1].

Symptômes fort cohérents qui révèlent à l'évidence :

– le refus *inconscient* d'une jeune fille,

– possédant un goût certain pour les activités traditionnellement bourgeoises (études) et masculines (sport),

– de se soumettre à sa féminité en devenir,

– conçue inconsciemment comme une régression dévalorisante.

Refus de devenir corporellement, et donc aussi psychologiquement (la pensée venant d'abord du corps), cette femme normale dont la fonction (l'accomplissement), le besoin (la plénitude) et l'envie (le plaisir) sont désormais[2] :

– de se *faire remplir* (d'où refus d'ingérer et de laisser entrer dans son corps des substances étrangères chez l'anorexique),

1. Conséquence tragique qui fonde la pathologie objective d'un tel comportement et interdit qu'on le réduise à une quelconque expression culturelle de la "différence".

2. Maintenant qu'il n'est plus possible de confondre filles et garçons sous le vocable neutre d'"enfants".

– dans un certain état de passivité, voire de soumission (passivité de l'attraction par les formes, d'où recherche de maigreur et hyperactivité chez l'anorexique) ;

– par quelqu'un d'extérieur (l'homme),

– objectivement supérieur en force (musculature et érection) et en activité (pénétration) [1],

– homme vers lequel la pousse un sentiment nouveau d'incomplétude et de vide intérieur (destin biologique).

Suites aux aspirations du corps

Une fois admise cette influence directe du corps sur les aspirations de l'âme puis constatée, grâce à l'anorexique, la tendance normale de l'adolescente à s'éloigner des aspirations moins différenciées de l'enfance, voyons plus à fond comment ce corps nubile influe sur la pensée de femme.

– Contrairement à l'homme qui porte son sexe rétractable (tumescence et détumescence) à l'extérieur du corps, les organes reproducteurs constituent chez la femme une cavité importante située au beau milieu d'elle-même...

1. De savoir si le jeune homme est capable d'incarner ou non ce "prince charmant" rêvé par la jeune femme est tout le problème du passage du masculin à la virilité, par l'éducation.

D'où l'idée que sa plénitude lui viendra d'un apport physique extérieur, comme un vide intérieur qu'il lui faut faire remplir (et qu'elle attend par l'œdipe d'un substitut du père).

– Contrairement à l'homme, fertile sans discontinuer, la manifestation spectaculaire des règles rappelle périodiquement à la femme son rôle biologique, son lien plus grand aux exigences de la nature et ses rythmes [1]...

D'où une plus grande sensibilité au concret, des rêveries à la fois plus sentimentales (attente physique de l'autre) et plus terre à terre (souci de jouir pour atteindre la plénitude, puis de faire vivre sa progéniture).

– Contrairement à l'homme dont le sexe et le corps plus musculeux l'orientent naturellement vers l'action (la chasse et le travail manuel primitif), le corps de la femme constitué (en moyenne) de deux fois moins de muscles pour trois fois plus de graisse (seins, fesses et ventre) est d'abord conçu pour attirer le mâle dans le but de le pousser à la procréation...

D'où une conscience plus précoce et plus aiguë de son pouvoir d'attraction sexuelle, ainsi qu'une perception plus érotisée des autres et du monde extérieur. (Songez que le premier point de contact de l'homme qui marche est le nez, tandis que c'est le sein chez la femme.)

1. D'où sa plus grande sensibilité à la mode, calquée sur les variations esthétiques naturelles des cycles saisonniers.

– Cette plastique, où la graisse habille de sa douceur courbe l'angulosité fonctionnelle de la musculature, rend le corps de la femme plus instable (maigreur, obésité) et plus brève la durée objective de sa séduction physique (culotte de cheval, seins aux genoux)...

D'où une certaine urgence inconsciente à se caser qui n'est pas sans orienter ses pratiques culturelles (maquillage, mode, danse, comédie, puis son but atteint : décoration d'intérieur).

– Séduction naturelle plus éphémère qui, associée à une infériorité physique objective (moindre masse musculaire) et à une passivité non moins certaine (se faire pénétrer par un objet plus dur), oblige la femme à la psychologie...

D'où une certaine tendance à la manipulation (intrigue, séduction) plus qu'à la force brute pour parvenir à ses fins [1].

– Finalité qui nous ramène à la maternité en prévision de laquelle la nature a doté la femme d'une réserve énergétique (graisse) et d'une endurance physique supérieure (qui se vérifie notamment par l'espérance de vie)...

D'où sa plus grande opiniâtreté dans l'effort mis au service d'un projet souvent peu spectaculaire (gestion du quotidien) et plutôt terre à terre (petit commerce).

1. Les vociférations féministes n'étant possibles que du haut d'une position sociale privilégiée (prestige du père) rarement identifiée.

– Par ailleurs, son plaisir à la fois plus intime (c'est elle qui reçoit), naturellement parent de la douleur et du traumatisme (jouir de se faire pénétrer par un objet dur qui pourrait lui faire mal), entraîne la femme dans une relation plus complexe à son propre désir. Désir qui lui fait courir en outre le risque objectif de la grossesse et de la maternité...

D'où cette ambiguïté psychologique envers ce qu'elle espère et redoute, sa plus grande circonspection devant un acte qu'elle commet d'autant moins facilement qu'elle lui accorde une plus grande importance, et un sens des responsabilités à la mesure des conséquences [1].

– Gravité subjective et concrète (intimité, traumatisme et enfantement) relativement inhibante à laquelle la nature, soucieuse de perpétuation de l'espèce, répond par la ruse d'un plaisir supérieur afin de pousser la femme à lui obéir malgré ses inquiétudes...

D'où cette tendance à perdre la tête (sauf pour les flippées et les mal baisées qui d'ailleurs le déplorent) après s'être refusée, et à ne pas avoir ensuite une conscience très exacte de ce qui s'est passé (trous de mémoire, mauvaise foi).

– Plaisir plus intense que l'homme est obligé de rechercher ailleurs, soit dans le projet (politique, scientifique, sportif, culturel), soit pour les fiottes dans cette

1. L'homme moins directement concerné pouvant toujours s'en sortir par une pirouette proche de la lâcheté.

ambivalence sexuelle (possibilité de pénétrer mais aussi d'être pénétré) dont la femme est dépourvue...

D'où, chez elle, cette impression diversement ressentie (copulation, danse, écriture) et diversement appréciée (anorexie, saphisme, féminisme) de *se faire baiser* quoi qu'elle fasse.

Les représentations

Mais l'existence indéniable de l'anorexique nous oblige à admettre que ces *aspirations*, sans doute à peu près communes à tous les corps de femmes [1], sont interprétées à un second niveau en *représentations* capables de les modifier et même dans ce cas extrême de s'y opposer.

Interprétations œdipiennes (la différence féminin-masculin donnant naissance à la relation mère-enfant-père) générant, à partir d'aspirations naturelles quasi identiques, une diversification des représentations dont l'anorexique nous permet déjà de donner deux tendances opposées.

1. Sans doute existe-t-il aussi des variations d'ordre génétique, mais en l'état actuel des connaissances, le recours au déterminisme génétique sert surtout à masquer les projections idéologiques.

Représentations fonctionnelles

Les représentations œdipiennes à tendance fonctionnelle, où l'interprétation et la sublimation des aspirations naturelles du corps [1] permettent à la fille d'accomplir dans le monde des autres son destin biologico-organique de géniteur direct.

Et disfonctionnelles

Les représentations œdipiennes à tendance disfonctionnelle, où des accidents œdipiens nécessairement plus rares, tels que la mère abusive [2] ou le père absent, s'opposent à l'aspiration naturelle du corps par l'élaboration d'une *symbolique de mort*. Dégoût de soi, dégoût de l'autre, dégoût de la vie ou refus de donner la vie qui hante l'anorexique et dans une moindre mesure l'homosexuel(le) et la féministe [3].

1. Comme exemple de sublimation des fonctions maternelles, nous pouvons citer les activités féminines traditionnelles telles qu'institutrice, infirmière, bonne sœur...
2. Dont la présence est quasi systématique chez l'homosexuel.
3. Dont la conscience gagnerait à se pencher sur les origines affectives et sociales de ses représentations.

LA DISSYMÉTRIE DE L'ŒDIPE

S'il est évident que la jeune fille a envie de *faire l'amour* parce qu'elle a des ovaires (aspirations du corps), il ne l'est pas moins qu'elle a des *histoires d'amour* parce qu'elle a des ovaires et un père [1] (représentations œdipiennes).

Cerner de plus près l'esprit féminin nous amène donc à étudier de plus près l'œdipe en tant que structure où se joue, en fait, l'accomplissement ou le refus de cette féminité commandée par le corps.

Le principal théoricien de l'œdipe s'étant surtout attaché à décrire le sien (celui du fils de la bourgeoisie européenne à la fin du XIX[e] siècle) puis à le croire universel, d'où son aveu : « *La grande question qui n'a jamais été éclaircie, et à laquelle j'ai été incapable de répondre, malgré trente années de recherches dans l'âme féminine, c'est : que désire la femme ?* » (Sigmund Freud, lettre à Marie Bonaparte) ; étudier l'esprit féminin exige donc qu'on mesure d'abord les différences existant entre l'œdipe de la fille et celui du garçon. Puis que l'on détermine en quoi ces deux œdipes différents peuvent constituer deux structures différentes de représentations.

1. *Le garçon ayant de son côté un pénis et une mère.*

L'œdipe masculin (mère-fils / père)

La relation du nourrisson à sa mère doit d'abord se comprendre comme un univers clos auquel rien ne manque et qui peut tout ignorer du reste du monde dans la communion presque parfaite de l'amour confondu avec l'origine.

Avec l'arrivée du père, l'irruption de ce premier autre marque la fin de cette pure intimité, le dépérissement de l'amour comme sentiment unique et indivisible, la chute de l'être parfait. Le père au côté de la mère c'est, pour le petit garçon, le début de la famille mais aussi le charme rompu. La fin du face-à-face, du pur rapport dual pour entrer dans le règne impur des sentiments triangulaires ; celui du deux contre un. Monde déchu de la rivalité et de la séduction comme amour ambigu, la privation de la mère par ce premier autre qu'est le père inaugure aussi l'ère de la brutalité, le sentiment de la trahison avec pour corollaires le doute, l'acceptation de la concurrence et l'idée du partage.

Car le père introduit plus que lui dans la famille. En même temps qu'il marque la limite du charme et de la toute puissance de la mère, il y fait entrer l'ordre du monde. Un pied dans la famille et un pied au dehors [1], il est cet autre familier qui inaugure le long cortège des

1. *De par sa situation de géniteur indirect et son rôle social conséquemment plus marqué.*

autres et l'interdit, non plus comme flottement du charme ou comme jeu de la séduction mais comme loi sans visage émanant de l'opacité. Ainsi, avec le père, la famille à peine créée s'ouvre-t-elle irrémédiablement sur le social, cet au-delà du psychologique pur (les relations affectives immédiates) auquel le monde ne se laissera désormais plus réduire [1] (les relations extrafamiliales : jeux d'enfants, apprentissage scolaire, vie active, étant toutes plus ou moins médiatisées par l'effort d'un travail, fondement de l'échange social).

Le père, pour l'enfant, c'est donc l'initiation à la loi, l'idée morale de l'amour lié au mérite qui met fin à l'amour comme dû, à cet amour de la mère et d'avant la loi désormais nostalgie [2].

Et parce que le père, par sa présence, soumet la mère à la famille et la famille au monde dans l'esprit de l'enfant, il incarne, symétriquement à l'amour-origine de la mère, le monde comme avenir et projet (transcendance). La possibilité de la transformation de soi par l'apprentissage ; le dépassement d'une vérité jusqu'alors réduite à l'ontologie.

Le père c'est donc (concrètement puis symboliquement) le monde plus dur de l'effort, du mérite et de la

1. Si le social pouvait se réduire au psychologique, l'Économie serait une branche de la Psychologie, ce qui n'est pas le cas.

2. D'où le transcendantalisme culturel de l'amour, conçu comme espoir de retour à la plénitude de ce premier amour.

morale qui rejette dans la faiblesse de l'inassumé le monde maternel du pur plaisir où tout était dû.

Le meurtre du père

Ce *meurtre du père* a donc pour le garçon deux sens :

1) Le sens (freudien) d'une rivalité avec le père.

Rivalité que le garçon ne peut pas résoudre par le charme (ne pouvant pas *séduire* le père). D'où la découverte nécessaire de l'effort (les pleurs, les fèces, puis l'apprentissage) pour devenir plus fort que lui, afin de reconquérir la mère, et plus tard conquérir le monde.

Mais aussi :

2) Le sens (moins bien identifié par le freudisme) d'*extermination symbolique* de la toute puissance de la mère par son évidente sujétion au père et au social.

Soit la fin du règne du pur amour et de la pure affectivité familiale. La fin du monde du "je, tu, il" (constitué du fils, de la mère et du père) par l'irruption d'un autre monde plus froid mais plus vaste : le monde du "nous, vous, ils" (constitué non plus de filles et de garçons mais plutôt d'employeurs et d'employés) situé au-delà de l'amour et de la famille, où tout désormais passe par l'effort et le travail.



Psychologico-affectif et économico-social

Le meurtre du père est donc, pour le garçon, le moment structurant qui génère (sens 1) :

– l'ordre des représentations et la catégorie mentale du *psychologico-affectif* [1].

Règne maternel du pur amour, de la dépossession et de la rivalité. Soit cet espace sensible et mental intra-œdipien de l'*affectivité* qu'a parfaitement décrit le freudisme.

Puis (sens 2), du fait de l'impossibilité pour le garçon de résoudre ce conflit dans et par le psychologico-affectif (par la pure séduction) :

– le second ordre des représentations et la seconde catégorie mentale de l'*économico-social* [2].

Règne concret et symbolique du père, qui englobe et réduit la catégorie psychologico-affective de la mère à l'intimité et à la nostalgie pour devenir, dans l'esprit du garçon, la catégorie de la lutte, du projet et de la communauté. Soit cette vision extra-œdipienne et *politique*

1. La sensibilité étant à la fois sensibilité et entendement, sinon l'entendement ne pourrait venir que de la "grâce de Dieu".

2. D'où l'existence non problématique pour la pensée de deux disciplines distinctes traitant des relations entre les êtres : la Psychologie et la Sociologie, la Psychanalyse et l'Histoire et même au sein de la pseudo-science économique, la micro et la macroéconomie.

du monde (bien qu'issue de l'œdipe) que le freudisme se montre incapable d'appréhender [1].

L'œdipe féminin (mère-fille-père)

Par l'œdipe et le meurtre du père, le fils dispose donc de deux catégories mentales pour se représenter le monde. Catégories mentales dont l'amour pur pour la mère, suivi de la rivalité franche avec le père (par la lutte et le travail), sont les origines concrètes ; ni biologiques ni métaphysiques.

Or, du fait de la dissymétrie de l'œdipe, et conséquemment de l'absence de meurtre du père chez la fille (pas de rivalité fille / père), ces deux catégories distinctes et hiérarchisées, qui structurent l'esprit masculin, ne se retrouvent pas chez la femme à l'identique.

D'abord peut-on supposer que, compte tenu des déterminations biologiques (côté fille) et de la "socialisation" des aspirations du corps (côté mère), la relation mère-nourrisson femelle (féminin-féminin) est d'emblée moins satisfaisante que la relation mère-nourrisson mâle (féminin-masculin) ? Moindre complémentarité et moindre perfection de ce premier amour et

1. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'affligeant Malaise dans la civilisation, *publié par Sigmund Freud en 1929.*

de ce premier être dont plus tard la fille aura une moindre nostalgie. D'où sa plus grande solidité devenue femme devant les difficultés de la vie[1].

Acceptation plus précoce de la séparation (le sevrage) encore favorisée par l'apparition du père et l'attraction (masculin-féminin) qu'il exerce sur sa fille et que sa fille exerce sur lui.

Du fait de la dissymétrie de l'œdipe, fille et garçon se retrouvent donc dans une situation affective inverse :

– le garçon refuse de grandir pour continuer à vivre avec sa mère l'amour parfait[2]. Se résoudre à la séparation reviendra pour lui à accepter d'affronter le père et de faire sienne la douloureuse opposition amour / travail ;

– la fille veut grandir (d'où maturité plus précoce) pour sortir de l'amour moins satisfaisant de la mère et aller vers l'amour du père. Pour elle, l'amour n'est donc pas cette passivité nostalgique opposée à l'effort, mais son projet : *le travail de la séduction*.

Il n'y a donc dans l'œdipe féminin ni meurtre du père (pas de rivalité fille / père) ni pour autant de meurtre de la mère (à cause de l'attachement fonda-

1. Les femmes se suicident deux fois plus que les hommes mais en meurent trois fois moins, elles sont aussi plus rarement alcooliques et plus rarement poètes...

2. Ce qui explique que le jeune homme végétant dans l'attente nostalgique du retour de la mère mette un temps plus long à comprendre et à accepter les subtilités de la séduction.

mental du nourrisson à son géniteur direct), mais plutôt une évolution continue de l'amour-rivalité de la mère à l'amour-séduction du père, à l'intérieur d'une seule et même catégorie psychologico-affective, où tout travail est structurellement conçu comme la continuation de l'amour-séduction par un autre moyen.

LA NATURE FÉMININE OU LA RÉDUCTION PSYCHOLOGISTE

De par sa structuration œdipienne, l'esprit féminin, qui n'a pas connu la rupture du meurtre du père et le saut catégorique qu'il impose, se meut donc à l'intérieur d'un seul ordre de représentations et d'une seule catégorie mentale constituant à la fois sa sensibilité et son entendement[1] : le *tout psychologico-affectif*.

D'où une tendance fâcheuse (pour la pensée) à appréhender les phénomènes humains selon leur seules déterminations affectives et psychologiques, et à ne pas

1. Le dualisme transcendantal sensibilité / entendement se heurtant d'ailleurs à une contradiction pratique que Kant lui-même n'a pas manqué d'identifier par l'impossibilité logique de la cependant nécessaire "intuition conceptuelle" ; aporie que Kant tentera de dépasser par l'élaboration du "schématisme", concept moniste à la fois antikantien et préhégelien (en ce sens qu'il prélude à la Phénoménologie de l'esprit*).*

comprendre, faute d'en identifier les causes économico-sociales, les phénomènes politiques en leur spécificité.

Réduction psychologiste que le bon sens populaire (et les femmes) appellent, sans jamais se soucier de les justifier ni de les expliquer :

– *sensibilité féminine*, quand ses interprétations purement sentimentales la font passer totalement à côté du politique ;

ou :

– *intuition féminine*, quand sa plus grande sensibilité aux origines affectives des actions humaines s'exprime par chance à bon escient.

Réduction psychologiste qui se révèle d'ailleurs parfaitement fonctionnelle, puisqu'elle permet à la femme de passer sans heurt de la procréation à l'amour et de la maternité à la vie familiale, en prolongeant les aspirations de son corps par une vision intra-œdipienne où tout s'explique par l'amour, la rivalité et la séduction.

Réduction psychologiste qui s'avère, par contre, inexacte et inappropriée (disfonctionnelle), quand elle tend à réduire la marche du monde aux seuls échanges affectifs et psychologiques entre individus.

2. QU'EST-CE QUE LA FÉMINITÉ ?



LE SENS DES RÉALITÉS HUMAINES OU LA CONSCIENCE DE LEUR DOUBLE DÉTERMINATION

Tout phénomène humain, à la fois affectif et social, résulte en fait d'une *double détermination* psychologico-affective (intra-œdipienne) et économico-sociale (extra-œdipienne) [1].

– Le psychologico-affectif ne pouvant qu'expliquer partiellement les actes individuels et les relations entre individus (pathos freudien).

– L'économico-social expliquant globalement la démarche des groupes sociaux et leurs relations. Démarche collective qui s'accomplit toujours au-delà, et malgré la diversité psychologique des individus qui les constituent (logiques économiques).

1. L'existence du psychologico-affectif et de l'économico-social étant la preuve même du dépassement historique du simple déterminisme naturel biologico-organique.

Pour donner un exemple concret : quelle que soit la diversité psychologique de l'ensemble des petits patrons français, ils n'en seront pas moins tous amenés, les plus sympathiques comme les plus détestables, les plus équilibrés comme les plus névrosés, à licencier un nombre croissant de leurs salariés et à être de plus en plus exigeants envers ceux qu'ils conserveront, tant que le moindre coût salarial des pays moins développés et la libre concurrence du marché mondial ne leur laisseront d'autres choix que celui de compresser et d'oppresser leur personnel, ou de les licencier tous en déposant le bilan.

La *réduction psychologiste*, en dehors d'expliquer partiellement les relations intimes (dispute entre Marcel et Josiane), se montre donc parfaitement incapable de saisir les mécanismes sociaux (conflit entre Marcel et Josiane, petits commerçants et la grande distribution), où il s'agit toujours de relations d'intérêts économiques entre les divers groupes qui constituent une société donnée (salariés et petits patrons, ouvriers et cadres, petits patrons et directoire des multinationales, salariés et actionnaires, secteur public, appareil d'État et caste financière...).

Pire, quand ce *psychologisme*[1] se targue d'expliquer ces phénomènes collectifs (mouvements sociaux) par

1. Qui ne peut pas s'empêcher de dire que les consommateurs n'ont plus "le moral" quand les salariés n'ont plus d'"argent".

des causes individuelles (humeurs personnelles), il chute alors vertigineusement de la compétence relative au contresens, de l'analyse partielle à la stupidité.

La nécessité d'une certaine "virilité" intellectuelle

Une vision globale et cohérente des différentes actions humaines (que nous appellerons *pensée*) exige donc nécessairement :

– la conscience de leur double détermination psychologico-affective (amour, rivalité et séduction des individus) et économico-sociale (échanges et rivalités d'intérêts entre les différents groupes sociaux déterminés par la division sociale du travail) ;

– puis le dépassement synthétique de l'opposition – ou de la juxtaposition syncrétique – du psychologico-affectif et de l'économico-social, par leur juste hiérarchisation causale.

L'affectif étant à la fois l'origine et le but du social.

Le social le moyen de la réalisation de l'affectif et, par l'histoire, sa condition de possibilité.

Deux exemples flagrants de féminité intellectuelle

Or, du fait de sa structuration mentale (dissymétrie de

l'œdipe et réduction psychologiste), l'esprit féminin se montre le plus souvent incapable d'une vision globale cohérente, faute de pouvoir replacer ses analyses psychologiques partielles dans leur juste perspective économico-sociale. Deux exemples tirés, pour ne pas être taxé de parti pris, de deux ouvrages majeurs de deux "penseuses" éminentes. :

Le totalitarisme psychologiste de Hannah Arendt

« *Une société sans classes. 1. Les masses... Ce caractère éphémère (des mouvements totalitaires) a sans doute un rapport avec l'inconstance proverbiale des masses et de la gloire qui repose sur elle ; mais il s'explique d'avantage par l'obsession totalitaire du mouvement perpétuel : les formations totalitaires ne restent au pouvoir qu'aussi longtemps qu'elles demeurent en mouvement et mettent en mouvement tout ce qui les entoure... Aussi, dans un certain sens, cette précarité même est-elle un témoignage plutôt flatteur pour les chefs disparus, puisqu'elle atteste qu'ils ont réussi à contaminer leur sujet avec le virus spécifique du totalitarisme ; car, s'il est vrai qu'il existe une personnalité ou une mentalité totalitaire* [...] *On aurait donc tort de croire que l'inconstance oublieuse des masses signifie qu'elles sont guéries de l'illusion totalitaire* [...] *L'expérience a prouvé à maintes reprises que la valeur publicitaire du crime et du mépris global des critères moraux est indépendante du simple intérêt, qui est censé être le facteur*

psychologique le plus puissant en politique... L'attraction qu'exercent le mal et le crime sur la mentalité de la populace n'est pas nouvelle. On a toujours vérifié que la populace salue "les actes de violence en remarquant avec admiration : ce n'est peut-être pas beau mais c'est très fort". »

(*Les Origines du totalitarisme : Le Système totalitaire* de Hannah Arendt, extraits des pages 27 à 29.)

Cette prose, que son mépris du peuple et son incompréhension quasi hystérique des phénomènes sociaux permettent de ranger d'emblée entre la Comtesse de Ségur et *Mein Kampf*, nous donne en quelques lignes un aperçu des ravages que peut produire la réduction psychologiste quand elle s'essaie à la pensée [1].

Par la volonté d'un seul homme (le dictateur), les *classes sociales* (dont on ne nous fournit aucune définition) sont transformées en *masses* (comme par magie et sans un mot sur les profondes transformations économiques qu'un tel tour de force exigerait), masses dont on apprend, pour justifier ce changement, qu'elles sont d'une *inconstance proverbiale* (un peu comme une jeune fille ?) et *oublieuses* (mais pas au point d'oublier leur inconstance), et que *le mal et le crime exercent sur la*

1. Lorsqu'on songe que Hannah Arendt est considérée comme un maître à penser à Sciences-Po, on est en droit de se poser des questions sur le sérieux et la vocation de cette école d'attachées de presse.

populace (ces masses décidément inconstantes passent de classes en masses et de masses en populace au gré de l'imprécision de l'auteur) une *attraction* (sans doute sexuelle) due à son *odieuse mentalité* (on ne nous dira pas d'où lui vient cette mentalité) *qu'on a toujours vérifiée* (on ne nous dira pas non plus qui est ce *on*, ni depuis quand dure ce *toujours* qu'*on* a eu l'éternité pour *vérifier*).

Quant au *totalitarisme*, on apprend par un raisonnement de la même rigueur qu'il a *l'obsession* (sexuelle ?) *du mouvement perpétuel* (son but serait donc d'échapper à la deuxième loi de la thermodynamique auquel cas il serait d'origine physique), puis (petit crochet par la biologie) qu'il s'agit en fait d'un *virus spécifique* (comme le sida ?), mais aussi, pour ne pas être en reste avec l'animisme, qu'il découle d'une *personnalité ou d'une mentalité totalitaire* (entre l'explication tautologique et le père sévère).

Quant à l'origine de la passion de ces *masses* congénitalement dégénérées pour ce moloch *totalitaire*, on la trouvera bien sûr dans *la valeur publicitaire du crime* dont on apprend qu'il est *indépendant du simple intérêt*, par ailleurs *censé être le facteur psychologique le plus puissant en politique* (la passion a sans doute des raisons que la raison ignore), sans oublier bien sûr *l'attraction qu'exercent le mal et le crime sur la mentalité de la populace* dont on apprend (en guise d'explication) qu'elle *n'est pas nouvelle* puisqu'*on* (encore lui) *l'a toujours vérifié* (il est donc inutile de le démontrer) et enfin que la *populace salue* (comme un seul homme) les actes de violence en remarquant avec admiration : « *ce n'est peut-être pas beau mais c'est très fort* » (citation).

Pour arrêter le massacre et ne pas remuer plus longtemps cette boue néofasciste[1], nous oserons suggérer que la véritable origine du totalitarisme est plutôt à chercher dans la tête de Hannah Arendt dont l'œuvre consiste à décréter totalitaire toute explication du monde à peu près cohérente, sous le prétexte – assurément totalitaire – qu'elle est bien incapable d'en fournir aucune[2].

Le psychologisme réactionnaire d'Élisabeth Badinter

« *Le siècle des Lumières représente une première coupure dans l'histoire de la virilité* [...] *La chasse est devenue une distraction. Les jeunes nobles passent plus de temps dans le salon ou le boudoir des femmes qu'à s'entraîner dans les garnisons. D'autre part, les valeurs féminines s'imposent au monde de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie. La délicatesse des mots et des attitudes l'emporte*

1. *Il y en a comme ça trois tomes.*
2. *Nous reviendrons sur la totalité et le totalitarisme au chapitre 7.*

sur les caractères traditionnels de la virilité [...] *La révolution de 1789 mettra un terme à cette évolution.* »

(*XY, de l'identité masculine* d'Élisabeth Badinter, extraits des pages 28, 29 puis 51.)

On ne peut qu'admirer l'analyse profonde des Lumières (Voltaire, Rousseau, Condorcet, Diderot...) dont la volonté et le rôle historique attestés furent bien sûr de permettre que *les jeunes nobles passent plus de temps dans le salon ou le boudoir des femmes* où sur le plan de l'esprit *la délicatesse des mots et des attitudes l'emporte sur les caractères traditionnels de la virilité*. On appréciera aussi le jugement politique hautement progressiste porté sur la Révolution de 1789 qui, et c'est bien dommage pour le boudoir, mettra un terme à cette évolution.

Sur cette période de lutte pour la *délicatesse*, l'auteur nous apprend également que si « *au* XVIII*e siècle un homme digne de ce nom pouvait pleurer en public et avoir des vapeurs ; à la fin du* XIX*e il ne le peut plus sous peine d'y laisser sa dignité masculine.* »

Il ne vient bien sûr pas une seconde à l'esprit embué de psychologisme de madame Badinter que l'*homme digne de ce nom* est le noble de cour qui représente au XVIIIe siècle moins de 0,1 % de la population française, le reste (sans doute indigne de porter le nom d'homme) étant constitué, pour l'essentiel, de paysans dont la *dignité masculine en public* n'a en gros pas varié d'un iota du Moyen Âge à nos jours.

La féminité éthique et politique : absence de meurtre du père, morale et conformisme

Si, dans ces deux exemples, la vision purement psychologiste des faits historiques réduit ces deux pensées de femmes à deux opinions de bonnes femmes, il apparaît aussi que ces deux visions – l'une d'une bourgeoise de droite, l'autre d'une bourgeoise de gauche – se rejoignent par leur frivolité réactionnaire.

La raison de cette immoralité, visiblement inconsciente, et de cette sujétion infantile au pouvoir politique en place (et plus profondément au système politique en vigueur) a sans doute deux explications :

– l'impossibilité logique pour une vision intra-œdipienne d'accéder à la morale, et

– l'absence de meurtre du père.

Impossibilité logique pour une vision intra-œdipienne d'accéder à la morale, puisque sans la conscience du second ordre et de la seconde catégorie mentale de l'économico-social, l'idée du bien se limite à l'amour instinctif de sa propre famille (enfants et conjoint), et ne peut accéder à l'idée du bien universel qui exige l'élévation de l'affectivité intra-œdipienne à la

raison extra-œdipienne du *jugement moral*. Jugement moral qui, s'élevant au-dessus de la préférence affective et du charme pour se fonder sur le rôle économico-social assumé par l'individu, est de l'ordre du mérite conféré par l'effort. Mérite au nom duquel il devient alors possible de donner raison à l'étranger ; à celui qui n'est pas de la famille, du clan ou du groupe social [1].

Accéder à une vision morale exige donc de l'esprit qu'il soit capable de dépasser la préférence affective familiale pour que la loi devienne la même pour tous, et qu'ainsi l'amour puisse s'élever au bien. Soit à ce respect des autres qui passe nécessairement par le plus juste partage du travail (sans oublier les richesses qui sont le fruit de ce travail) [2].

Quant à l'absence de meurtre du père, en conduisant la fille au respect absolu du père, il conduit plus tard l'esprit féminin à ressentir l'ordre dominant comme indiscutable et indépassable. Respect inconscient et irraisonné du pouvoir et de son idéologie qui limitent la capacité de critique et d'opposition à la soumission et l'intrigue [3]. La conception féminine du

1. La plus grande communauté humaine et morale ainsi créée étant la Nation.

2. D'où les "Droits de l'Homme", la Révolution de 1789 comme accomplissement des Lumières, et le refus catégorique de la Convention d'accorder des droits politiques aux femmes tant qu'elles en auront la vision psychologique d'Élisabeth Badinter.

3. Le règne de Louis XVI, écroulement de la monarchie, était par excellence le règne des intrigantes.

politique à la gestion de ce qui est [1] ; quand ce n'est pas aux bonnes œuvres et à la culture (quant à la Pasionaria, son adhésion à la cause a tout de la passion amoureuse comme son nom l'indique).

La féminité épistémologique : désir de plénitude contre désir de conquête, logique du peut-être et pensée magique

La femme n'ayant pas par son corps le même désir de pénétrer l'objet, sa volonté d'analyse (pénétration sublimée) [2] est forcément moindre que chez l'homme où :

– *le pénis* (pénétration),

– *le manque d'être* dû à l'absence de fonction immédiate du corps masculin (n'enfantant pas, il ne produit naturellement rien), et

– *l'interdit de l'inceste* qui barre son désir de retour à la mère,

le poussent triplement à la *conquête*.

Conquête intensive de l'objet par le "démontage" de la pensée analytique dont la dimension d'irrespect et de

1. Comme Nicole Notat, elle comprend le comment (la gestion) mais ne se pose pas trop la question du pourquoi (le projet), ce qui la rend particulièrement sujette à la manipulation politique.

2. Nous faisons allusion ici à ce que Jean Piaget appelle l'"épistémologie génétique".

violence sacrilège nécessaires trouve sa médiation, chez l'homme, dans l'extermination symbolique de la mère (soit le meurtre du père au sens 2) [1].

Quant à la femme :

– *l'indétermination de son désir* opposant le flou du "peut-être" (espace de la séduction et ressort sentimentaliste de toute dramaturgie féminine) au dualisme exclusif "oui / non" du désir masculin (et ses corollaires : "vrai / faux", "bien / mal") [2], à l'origine de la logique formelle et de toute pensée cohérente ;

– *son désir de plénitude*, à la fois recherche du sentiment d'être investie et dépassée par la toute puissance du père, et attente confiante du miracle de l'enfantement, l'entraînent tout naturellement vers la pensée magique [3].

Aspirations du corps et représentations œdipiennes qui font de toute femme un être dont l'action de "penser" revient littéralement en elle, et pour elle, à *porter la contradiction en soi*.

1. *L'au-delà de ce monde profane de la profanation par l'analyse étant le "sacré" décrété, comme la mère inviolable, impénétrable par l'esprit.*
2. *Auquel cas le "non c'est non" des féministes américaines n'est qu'un assujettissement de plus à la masculinité.*
3. *Notamment l'astrologie dont les femmes sont les consommatrices quasi exclusives.*

La féminité affective : inconscience de la double détermination, ambivalence et amoralisme

Faute d'une double détermination qui viendrait ordonner sa sentimentalité sur le plan social, moral et conceptuel (synthétisme), l'esprit féminin s'exprime par une affectivité d'une étrange duplicité :

– où le courage (moindre nostalgie de l'être et force d'enfanter) s'accompagne de la petitesse du projet (réduit par le manque de vision politique à la gestion du quotidien et l'intrigue) [1];

– où l'amour inconditionnel du nourrisson (instinct mammifère) [2] et de l'être aimé (image du père) s'accompagne d'une certaine amoralité envers tout ce qui est extérieur à la famille (cette vision purement œdipienne ne lui permettant pas d'accéder à la morale) ;

– où cette capacité supérieure à aimer l'individu (l'enfant, le père et l'homme) s'accompagne d'une propension à la cruauté mentale dès que la femme ne se sent plus aimée (réactions passionnelles de la femme bafouée, vengeance, mensonge, trahison...) ;

– où cette relation passionnelle à l'homme s'accom-

1. *Si la femme a le courage mais pas l'idée, l'homme l'idée mais pas le courage, le couple apparaît donc comme une nécessaire complémentarité.*
2. *Même si l'étude de l'anorexique montre que des accidents œdipiens peuvent s'opposer à cette aspiration du corps.*

pagne d'une absence notoire de solidarité entre femmes[1], et même d'une certaine misogynie féminine (sans meurtre du père, il n'y a pas solidarité entre filles mais rivalité des sœurs) [2];

– où une maturité physique (désir d'aller vers le père favorisant le sevrage et la puberté) et psychologique (rivalité avec la mère favorisant la compréhension du mécanisme de la séduction) plus précoce s'accompagne d'une conscience du monde moins étendue (conscience purement psychologiste et sentimentaliste qui ne lui permet pas d'accéder à l'éthique ni à la raison).

LA FÉMINITÉ NON PAS COMME ESSENCE MAIS COMME LOI TENDANCIELLE

Pour éclairer ce tableau (que certains pourraient croire misogyne), ajoutons en guise d'espoir que si le corps est demeuré jusqu'ici notre invariant (on se reproduit toujours de la même façon), l'œdipe féminin, comme masculin, est une structure existentielle :

1. Femmes qui étaient, il y a peu encore, six fois moins syndiquées que les hommes.

2. Quant à la plus grande solidarité entre frères malgré leur attachement à la mère, elle tient à ce que, pour le garçon, la mère ne se séduit pas, elle s'attend, se retrouve.

– *normative*, donc soumise aux accidents du vécu (père absent, mère abusive...) ;

– *historique*, donc soumise à des évolutions (familles recomposées, enfantement in vitro...).

L'esprit féminin, comme masculin, découlant de cette structuration n'est donc pas une *essence* (forme platonicienne, ontologie...) obéissant à une loi éternelle absolue, mais une *tendance* à un certain type de représentations où :

– le *faire* (œdipe et accidents, pratiques sociales en évolution) se mêle à

– l'*être* (aspirations du corps)

pour produire en moyenne :

– *des hommes* qui lisent plutôt *l'Express* et *Sciences et Vie* (au contenu plutôt économico-social et scientifique) et

– *des femmes* qui lisent plutôt *Elle* et *Voici* (au contenu largement psychologico-affectif avec rubrique astrologie).

Dans cette perspective à la fois structuraliste et vivante[1], il serait d'ailleurs intéressant de chercher :

– quels accidents œdipiens (mère masculine, frères...) et

– quelles pratiques sociales (déclassement, travail...) ont pu permettre à certaines femmes d'exception

1. Au sens d'une structure biologico-organique agie et dépassée par un sujet social-historique, comme dans les pensées de MM. Henri Wallon ou Lucien Goldmann.

d'atteindre une pensée d'une virilité intellectuelle et d'une profondeur politique que peu d'hommes ont atteinte dans l'histoire[1].

Et à l'inverse :

– quels accidents œdipiens (père faible, mère célibataire...) et

– quelles pratiques sociales (parasitisme, extrême division du travail...)

peuvent conduire des hommes, dans une proportion grandissante, à penser et à se comporter comme des femmes.

Disons, pour conclure, qu'en vertu de ce que la femme est, par son corps et par son esprit, son chemin vers la pensée est encore plus escarpé que celui de l'homme ; et que si les hommes qui pensent et agissent comme tels sont déjà une infime minorité, il est après tout logique que cette minorité, plus réduite encore chez les femmes, tende carrément vers zéro.

1. *Je pense notamment à Rosa Luxembourg.*

3. POUR EN FINIR AVEC LE FÉMINISME



UNE VISION FANTASMATIQUE DE L'HISTOIRE

Dans l'imaginaire collectif, la femme sexuellement opprimée a remplacé le prolétaire[1]. Une vision fantasmatique de l'histoire nous la montre coupée en deux : avant, souffrant sous le joug d'un machisme fasciste ; aujourd'hui (en gros depuis Mai 68) émancipée d'un coup par la société de consommation. Libérée de ce quasi-viol collectif par les magazines féminins, maîtresse enfin de son corps et de son désir.

Dualisme grossier dans lequel on a du mal à ranger les innombrables maîtresses-femmes du passé : prêtresses, reines, duchesses, courtisanes, intrigantes, libertines, femmes de lettres, rentières, demi-mondaines... qui peuplent l'histoire sans la moindre discontinuité.

1. Ainsi la bourgeoise de gauche, par le féminisme, a-t-elle réussi à spolier le travailleur de son unique prestige : le prestige moral de l'opprimé.

Lendemains qui chantent, qui grincent aussi un peu à la vue des hordes de vendeuses, caissières, standardistes et autres shampouineuses vivant chichement d'un salaire rogné par le chômage et la flexibilité.

La condition des femmes oui, mais lesquelles ?

S'il existe une condition humaine (soit l'état historique des forces productives et des rapports de production), personne n'osera contester que la condition d'un homme dépend d'abord de sa position sociale.

Il n'existe donc pas de *condition masculine* mais une condition ouvrière, une précarisation du salarié, une défiscalisation du rentier...

Alors de deux choses l'une :

– soit la femme échappe aux catégories sociales, auquel cas il n'existe ni ouvrières, ni employées, ni rentières... ce que la réalité semble contester ;

– soit ce sont plutôt les catégories sociales qui ont tendance à lui échapper, pour cause de *réduction psychologiste* précédemment abordée[1].

1. Ce qui tendrait à démontrer que les féministes restent au fond de leur tête des femmes au foyer !

Réduction psychologiste, appartenance sexuelle et condition sociale

Moindre conscience de leur diversité sociale et des antagonismes économiques qui crée dans l'esprit des femmes, et particulièrement dans l'esprit des femmes immatures[1], l'illusion que *les femmes* constituent un groupe social homogène, alors que du côté des hommes il n'y a guère que les *gays* (homosexuels du secteur tertiaire) pour croire que leur appartenance sexuelle puisse leur tenir lieu de condition sociale[2].

Mais puisque les féministes en appellent à l'histoire, et bien que les deux précédents chapitres nous aient déjà fourni toutes les clefs utiles à l'explication du féminisme (représentations dysfonctionnelles des aspirations du corps dues à une pathologie œdipienne, renforcées par une position sociale privilégiée ; réduction psychologiste du monde économique due à la dissymétrie de l'œdipe, d'où possible inconscience de cette position sociale privilégiée), faisons quand même faire l'effort – pour en finir une fois pour toutes avec le féminisme – de nous pencher sur cet intéressant phénomène culturo-mondain.

1. Psychologiquement par leurs représentations œdipiennes et socialement par leur éloignement du monde du travail.

2. Se faire enculer n'étant pas une activité productive mais une activité de loisir.

LA MASCULINITÉ HISTORIQUE DE LA CRÉATION CULTURELLE

La culture est créée par ceux qui la créent.

Si l'on admet cette vérité de La Palisse, depuis la nuit des temps et sous tous les cieux terrestres, la création culturelle, qu'elle soit poétique, musicale, mathématique, philosophique, picturale ou littéraire, a été le fait exclusif des hommes.

Quant à la période récente qui a vu, c'est vrai (depuis le début de ce siècle et surtout depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale), la prolifération d'œuvres féminines[1], le manque de recul historique interdit à quiconque d'affirmer avec certitude la pérennité de leur qualité[2].

Pour que l'histoire garde en mémoire quelques œuvres de génie, les hommes ont dû produire, c'est entendu, un nombre colossal de créations stupides et médiocres, ce qui ne change rien au fait que durant cette même et longue période, les femmes sur le plan culturel n'ont rien produit du tout.

1. Principalement dans le domaine littéraire, la production musicale, mathématique et philosophique des femmes restant quasiment nulle.
2. Si la postérité de Balzac semble chaque jour un peu plus justifiée, qui peut dire ce qu'il restera dans un siècle des œuvres de Marguerite Duras ?

Face à cette vérité incontournable et peu flatteuse (pour celles qui se targuent de créativité culturelle), les féministes avancent un argument massue :

si les femmes n'ont produit aucune œuvre de valeur dans l'histoire c'est parce qu'elles en ont été empêchées.

Immédiatement la question qui se pose est de savoir par qui ?

L'argument insuffisant de la violence masculine comme cause de l'inhibition intellectuelle et créatrice des femmes

Pour les féministes, le responsable de cette indéniable stérilité créatrice des femmes est, bien sûr, *l'homme*. Récrimination sans doute partiellement justifiée mais qui se heurte à deux contestations de poids.

– La plupart des créateurs masculins d'œuvres culturelles importantes se sont, eux aussi, heurtés dans toutes les disciplines (philosophiques, scientifiques, artistiques) à la persécution farouche de l'homme. L'œuvre géniale, en tant que vérité nouvelle, agressant immanquablement l'ordre établi (le dogme ou l'idéologie dominante pour la philosophie et la science, le classicisme, la morale ou le bon goût pour les arts) et à travers lui, les intérêts et les vues du groupe social dont cet ordre émane (la monarchie pour le dogme catholique,

la bourgeoise pour l'idéologie marchande). Élite sociale instituée qui, dans l'histoire, a rarement manqué l'occasion de faire sentir sa désapprobation aux auteurs des œuvres visionnaires et progressistes par toutes les tracasseries possibles et imaginables (condamnation de Socrate par l'élite athénienne, conspiration du Sanhédrin contre Jésus-Christ, condamnation de Galilée par le tribunal de l'Inquisition, prudence philosophique obligée de Pascal et Spinoza, procès contre Flaubert pour *Madame Bovary*, incompréhension, mévente ou misère pour Mozart, Van Gogh et Rimbaud, persécutions policières et exil pour Marx, prison pour Gramsci, mort pour Che Guevara...) [1].

Persécutés par les autres hommes, ces créateurs n'en ont pas moins poursuivi et mené leurs œuvres à bien, souvent au prix de leur confort, de leur sécurité et parfois de leur vie.

Pire, durant cette même période et sous les mêmes cieux (celle et ceux de notre culture classique occidentale), les personnes les mieux placées pour s'adonner à la création culturelle, parce qu'elles en avaient le loisir et les moyens, ont toujours été les femmes. Femmes de ces mêmes groupes sociaux dominants [2] qui, lorsqu'elles se sont entichées de création culturelle, n'ont jamais

1. Jeanne d'Arc étant l'une de ces exceptions si peu féminines qui confirment la règle.

2. Leurs pères et maris s'occupant de politique, soit de la maîtrise des forces productives par le matage des œuvres progressistes précédemment citées.

produit que de la copie (d'œuvres masculines) et du maniérisme (copie d'œuvres masculines féminisées) [1].

En matière de culture, le meilleur apport de ces femmes du monde fut, au mieux, de mettre un peu de leurs privilèges au service des génies dans la gêne [2] :

– par la création de salons (comme celui de Mme de Staël et plus près de nous celui de Gertrude Stein) ou, à défaut des moyens nécessaires,

– par le don de leur propre personne (dans le cas admirable de Jenny Von Westphalen) ou, à défaut d'une telle générosité,

– par celui plus narcissique quoiqu'agréable de leur anatomie (comme pour Lou Andréas-Salomé).

L'argument des cavernes

Pour lever tout doute, il faudrait bien sûr nous situer aux temps où aucune habitude n'avait encore pu créer de tradition culturelle. Origines difficilement atteignables des aspirations et des relations humaines que nous avons déjà abordées aux deux précédents chapitres par :

1. Comme le reconnaît d'ailleurs Simone de Beauvoir dans Le Deuxième sexe, *à la partie "Histoire".*

2. Mais qui ne se contentèrent jamais, quels que fussent leur misère affective et leurs déboires amoureux, d'imputer leur incapacité créatrice aux femmes.

– *le corps* (ses aspirations biologico-organiques) et

– *l'œdipe* (relations du nourrisson aux premiers autres que sont la mère et le père),

et que nous allons maintenant essayer d'atteindre par :

– *l'histoire*, autre façon, celle-là plus collective qu'individuelle de remonter aux origines.

Nous voici donc à l'aube de l'humanité pour découvrir sur la paroi d'une grotte la première œuvre d'art : un bison avec, à côté, le pochoir de la main qui l'a peinte.

À qui était cette main ?

La question paraît saugrenue tant il est évident pour tous que cette main était la main d'un homme[1]. Les sujets tous cynégétiques en témoignent.

Or, la division primitive (sexuelle) du travail, vouant l'homme à la production (chasse, cueillette) parce que la nature vouait d'abord la femme à la reproduction (enfantement, maternage) ne permet absolument pas d'expliquer, notamment par l'emploi du temps, le pourquoi de cette masculinité première de la création culturelle. La moindre mobilité féminine, exigée notamment par la surveillance étroite de sa progéniture dans un milieu hostile, nous incitant plutôt à pencher pour un éveil artistique féminin, avec comme premier sujet de représentation vraisemblable, l'enfant qui lui tenait à cœur[2].

1. Y compris pour les féministes à qui il n'est pas même venu l'idée de la revendiquer.
2. À moins que cet enfant lui ait déjà semblé une création suffisante ?

Quoi qu'il en soit, et n'en déplaise aux féministes, pas de petits d'homme, ni même de nourriture transformée (plats, aliments) dans les premiers vestiges de créations artistiques[1] mais systématiquement, partout où on les a découvertes en divers lieux du globe, des animaux de mains d'hommes.

– Si donc l'entrave masculine ne suffit pas à expliquer la stérilité créatrice des femmes (puisque des hommes dans les mêmes conditions y sont parvenus malgré tout) ;

– et si dès l'origine (à une époque où il est difficile de tout justifier par la tradition) les femmes n'ont pas ressenti l'envie et le besoin de créer[2] ;

c'est peut-être que le premier ennemi de la création culturelle féminine n'est pas l'homme, comme le prétendent les féministes, mais la femme elle-même.

L'origine masculine de la valorisation de la femme

Pour réfuter un peu plus la vision féministe selon laquelle l'homme ne serait qu'irrespect et exploitation des femmes, ajoutons que la valorisation de la femme est encore une œuvre exclusivement masculine.

1. Sans doute indifféremment religieuses, artistiques et scientifiques.
2. Envie insuffisante qui s'est progressivement muée dans l'histoire en activité de loisir et en séduction indirecte.

Comprenons pourquoi.

Si les aspirations du corps et l'œdipe nous poussent à valoriser l'autre (la femme et la mère pour l'homme, l'homme et le père pour la femme) ; le fait que la mère soit aussi *l'autre* pour l'homme, alors qu'il est *le même* pour la femme (origine biologique de la dissymétrie de l'œdipe) entraîne de l'image de soi un respect différent.

Si le meurtre du père crée, chez le garçon, un respect de l'homme autre que celui qu'il a pour la femme (respect d'ordre moral au-delà du respect purement affectif), chez la fille la rivalité avec la mère et les sœurs pour la séduction du père (séduction qui la maintient en deçà de la catégorie morale) tend à dévaloriser l'image qu'elle se fait des autres femmes et d'elle-même[1].

Différence psychologique qui explique sans doute que la valorisation de la femme reste la préoccupation principale des peintres et des poètes, alors qu'elle n'est pas même au cœur de la récente littérature féminine[2].

Pour revenir à l'histoire, cette valorisation toute masculine de la femme tient à l'origine à ce constat magique :

– pour l'homme des cavernes, la femme est donneuse de vie.

1. Et qu'elle ne parvient à revaloriser que par le maternage ou par cette imitation de l'homme qu'est la création culturelle.

2. Dont la préoccupation tourne plutôt autour de son vide intérieur.

– Quand plus tard l'homme, identifiant son rôle de père, comprend qu'il y est pour quelque chose dans ce miracle, son respect pour la femme devient moins direct et plus narcissique puisqu'il s'adresse aussi à la mère de *ses* enfants.

– Mais la plus haute valorisation de la femme est sans doute atteinte avec l'idée du couple (l'union exogamique et monogamique) dont l'institutionnalisation définitive passe en Occident par la sanctification religieuse de la Vierge Marie (concile de Bâle 1431). Couple par lequel la femme et l'homme deviennent, devant Dieu, les deux moitiés d'un même être pour la vie et dont l'enfant, né de cette union, est la vivante incarnation.

Ainsi, que sa vision de la femme soit psychologique, magique, dynastique ou spirituelle, ce n'en est pas moins l'homme, chaque fois, qui place la femme à une certaine hauteur[1]. Obligé, c'est vrai, de respecter sa mère et son épouse pour pouvoir se respecter lui-même.

L'idéalisation avantageuse (pour elle) de la femme magique

Le pouvoir que la femme a sur l'homme lui provient donc d'abord du respect que l'homme a de l'image qu'il

1. La première œuvre d'art sculptée de mains d'homme est le corps fécond d'une Vénus callipyge.

se fait d'elle. Respect qui puise principalement sa source dans l'image de la mère, et certes pas dans la reconnaissance d'une quelconque supériorité physique ou intellectuelle des femmes[1].

Ainsi plus l'homme, par sa pratique, prend conscience de la *fille* (au sens de pauvre fille, méchante fille, fille de joie) que lui cachait la mère, plus son respect a priori de la femme s'abaisse au niveau des femmes réelles dont il découvre l'ambivalence, voire la duplicité[2].

Pour être encore plus clair :
le pouvoir de la femme est d'abord celui que l'homme lui donne en se trompant un peu sur elle ; et le moins qu'un homme d'expérience puisse affirmer c'est que les femmes ont, en moyenne, plus à perdre qu'à gagner à être mieux connues.

Les séductrices et autres femmes malignes[3] ont si bien compris cet intérêt de rester magiques au cœur de l'homme, qu'elles s'ingénient par tout un tas d'astuces (appelées séduction) à demeurer dans l'inexplicable et l'inexpliqué. Évoquant l'éternel féminin chaque fois

1. *L'homme n'ayant dans le fond de son cœur qu'un respect modéré pour la séductrice, et ce quels que soient le désir qu'il a d'elle et la fascination qu'elle exerce sur sa faiblesse.*
2. *Passage douloureux de sa vision adolescente à sa vision adulte des femmes.*
3. *Soit le contraire des féministes qu'elles manipulent avec le plus souverain mépris.*

qu'on voudrait les engager sur le terrain glissant du concept et de la transparence. Préférant *intriguer* plutôt que de dévoiler bêtement la platitude ou la bassesse de leurs aspirations.

L'origine masculine du féminisme

Comble de l'ironie, c'est bien sûr en Occident, là où la femme est la plus respectée et où elle a le plus de pouvoir, que naît le féminisme. Féminisme politique : dont le créateur, en France[1], n'est pas même une femme mais l'obscur Léon Richier à qui les féministes doivent la création, en 1869, des "Droits de la Femme" et l'organisation, en 1878, de leur premier congrès.

Quant au féminisme théorique de Simone de Beauvoir[2], il est, de son propre aveu, la succursale féminine de l'*Existentialisme* de Jean-Paul Sartre dont il épouse fidèlement le parti pris philosophique[3] ; (ce qui de la part d'une héroïne féministe ne constitue pas le comble de l'émancipation !)

1. *Nous laissons volontairement de côté le féminisme anglo-saxon dont les déterminations puritaines et mercantiles semblent étrangères à la situation française.*
2. *Exposé sur deux tomes dans* Le Deuxième sexe.
3. *Parti pris consistant à franciser la terminologie clinquante d'Heidegger pour faire de l'existentialisme et du féminisme deux sous-produits du néokantisme.*

LE POINT DE VUE OU LA SUBJECTIVITÉ

« *La perception est intention.* »

Cette grande idée de la phénoménologie néokantienne[1] fait l'unanimité sur le plan philosophique, événement suffisamment rare pour mériter qu'on y revienne.

Ainsi, quand un individu croit voir, il projette sur l'objet observé ce qu'il a dans – voir derrière – la tête. Sa *sensibilité* influant sur la perception de l'objet observé.

Si l'on ne limite pas arbitrairement (comme la phénoménologie le fait) l'intentionnalité de la perception au physiologique pour en exclure l'éthique, il faut admettre aussi que tout fait humain apparemment objectif est mêlé d'*opinion*. Fait-opinion variant selon la sensibilité de l'observateur. Sensibilité elle-même constituée, en l'absence de toute certitude génétique, des représentations œdipiennes (pathos freudien) et socio-culturelles (origine et intérêt de classe) de l'individu observant ; soit par cette structuration social-affective inconsciente (appelée aussi idiosyncrasie) qui

1. La seule, l'"intuition ontologique" et la "réduction phénoménologique" n'étant que d' arrogantes couillonnades pour normaliens.

constitue son point de vue : la détermination objective de sa subjectivité.

D'où on peut aisément conclure que le fait observé sera d'autant plus mêlé d'opinion qu'il mettra en jeu les intérêts de l'observateur : préférences affectives et position sociale.

Ainsi peut-on constater qu'il existe peu de divergences de vues sur les atomes (universalité des sciences exactes), déjà un peu plus sur le sort réservé aux animaux (débat secondaire sur la chasse à la palombe et la tauromachie) ; encore un peu plus dès qu'on aborde les pratiques sexuelles (débat tendu sur l'homosexualité et le PACS) ; beaucoup plus encore quand il s'agit de faits économico-politiques : la révolution agraire, par exemple, n'étant pas perçue de la même manière selon que l'observateur est propriétaire terrien ou journalier agricole !

Pour tout ce qui touche aux intérêts humains, l'objectivité n'est donc pas égale à la précision clinique de la description (comme le croient naïvement la sociologie positiviste et le naturalisme), mais à la conscience du particularisme de l'observateur. Particularisme de l'observateur à restituer dans une perspective globale. Perspective globale qui n'est autre, sur le plan éthique et politique, que la juste conscience de l'*intérêt général*.



LE FÉMINISME COMME PRÉTENDU "POINT DE VUE" DE LA FEMME

Si la naissance (origine sociale) et le vécu (pathos freudien) élaborent chez le sujet un *point de vue* particulier ; et si l'identification réflexive de ce point de vue particulier constitue la condition préalable à toute pensée tant soit peu objective[1].

Pourquoi en irait-il autrement quand il s'agit d'une femme ?

Par quel miracle et de quel droit[2], deux points de vue féminins bien particuliers (par exemple celui de Simone de Beauvoir et celui d'Élisabeth Badinter) s'érigeraient-ils en *point de vue de la femme* et en *conscience des femmes*, alors qu'aucun questionnement réflexif préalable n'a permis, ni à l'une ni à l'autre, d'accéder seulement à la conscience de soi ?

Qu'il existe un *esprit féminin* (soit une manière féminine de voir les choses[3] comme nous avons déjà tenté

1. *Identification qui n'a rien d'immédiate puisqu'elle exige certains accidents favorables à la prise de conscience ainsi qu'un gros travail sur soi comme nous avons tenté de le démontrer dans notre précédent ouvrage :* Sociologie du dragueur.
2. *Si ce n'est au nom de cette réduction psychologiste qui les disqualifie d'emblée.*
3. *Qui ne constitue pas un "point de vue" commun mais la commune tendance inconsciente à en occulter la composante économico-sociale.*

de le démontrer) n'implique nullement qu'il existe un unique point de vue de la femme. Évidence d'autant plus criante que le vocable "féminisme" recouvre déjà, chez Simone et Élisabeth, deux points de vue contradictoires, par ailleurs aussi peu représentatifs l'un que l'autre des intérêts de la plupart des femmes.

Le féminisme masculinisant ou le point de vue de Simone de Beauvoir (la flippée)

« Pendant toute son enfance la fillette a été brimée et mutilée... Certes, la puberté transforme le corps de la jeune fille... [mais] *les organes féminins sont vulnérables* [...]*insolites et gênants, les seins sont un fardeau ; dans les exercices violents ils rappellent leur présence, ils frémissent, ils font mal. Dorénavant la force musculaire, l'endurance, l'agilité de la femme sont inférieures à celle de l'homme. Le déséquilibre des sécrétions hormonales crée une instabilité nerveuse et vaso-motrice. La crise menstruelle est douloureuse : maux de tête ; courbatures, douleurs de ventre rendent pénibles ou même impossibles les activités normales ; à ces malaises s'ajoutent souvent des troubles psychiques* [...] *ces troubles* [...] *font du corps un écran qui s'interpose entre la femme et le monde, un brouillard brûlant qui pèse sur elle, l'étouffe* [...] *Oppressée, submergée elle devient étrangère à elle-même... ».*

(*Le Deuxième sexe*, tome II, *L'Expérience vécue*,

première partie : Formation, chapitre 2 : La Jeune fille, extraits des pages 89 à 91).

Cette description apocalyptique (qui court ainsi sur des dizaines de pages)[1] révèle à l'évidence le point de vue d'une adolescente proche de l'anorexie mentale (et conséquemment du saphisme).

Vision pathologique que Simone, faute de l'identifier, revendique comme une prise de conscience universelle qu'elle projette ensuite sur la totalité des femmes (heureusement étrangères pour la plupart à cette vision de flippée). Refus de la féminité, vécue comme une régression, qui se double logiquement de l'idéalisation de la masculinité, conçue comme norme et transcendance, pour fournir la structure du féminisme masculinisant :

– où Simone, ressentant son propre corps comme *un écran qui s'interpose entre la femme et le monde* en vient à penser le corps féminin, qui la constitue pourtant totalement[2], comme ce qui l'empêche d'*être*, et à postuler, au-delà de la femme réelle (biologique et historique), une *femme essentielle* parée de toutes les qualités masculines idéalisées.

– Conceptualisation pathologique que Simone étend également à l'histoire pour n'y plus voir que celle des

1. Et qui ferait s'esclaffer deux trois Lolitas à gros seins de ma connaissance.

2. Cf. "L'esprit vient d'abord du corps" au chapitre premier.

hommes empêchant les femmes d'accéder à la création culturelle, et ainsi de *se transcender vers l'être*. Création culturelle pensée elle aussi en dehors de toute réalité et qui permet à Simone de ne pas réaliser non plus que cet *être au-delà de la femme* auquel elle aspire, malgré son corps, les hommes et l'histoire, n'est rien d'autre que *l'esprit masculin* historiquement exprimé par la création culturelle.

Point de vue pathologique gonflé en une théorisation philosophique particulièrement faible[1] qui exprime surtout, et à son insu, la revendication sociale d'un privilège fraîchement acquis par une jeune fille de la bourgeoisie montante. Celui de pouvoir délaisser le maternage[2] pour se consacrer à la création culturelle ; soit aux loisirs traditionnels des filles et des épouses du groupe social dominant.

Le féminisme féminisant ou l'esprit féminin revendiqué comme "différence" (la pétasse)

À ce féminisme déclaratif, émanant des flippées de la nouvelle bourgeoisie d'après-guerre, va succéder un

1. Puisqu'elle cumule le pire de Descartes (l'individualisme transcendantal), le pire de Kant (le dualisme transcendantal du corps et de l'esprit) et le pire de Hegel (l'Esprit absolu) pour réduire une prétendue fresque matérialiste-historique à un bien maigre idéalisme subjectif.

2. Les bourgeoises féministes comme Simone de Beauvoir s'encombrent rarement d'enfants.

second féminisme, émanant cette fois des petites bourgeoises installées dans la société de consommation [1].

Deuxième vague féministe jouant un rôle social identique (celui d'assurer la promotion des couches moyennes féminisées par les nouveaux emplois du tertiaire) à l'aide d'un discours radicalement inverse. Au refus élitiste et intellectualisant de la *féminité physique* des pionnières, succède l'apologie de la *féminité mentale* d'un féminisme de masse. Non plus cette fois au nom du « *projet fondamental de l'existant de se transcender vers l'être* » [2] (tout un programme), mais au nom de cet *éternel féminin* dénoncé par Simone de Beauvoir comme mythe et aliénation.

Féminisme féminisant moins exigeant que le féminisme masculinisant qui le précédait mais autrement plus efficace, puisqu'il permet :

– sur le plan théorique, de présenter *l'esprit féminin*, non plus comme une *transcendance* à accomplir (pour que les femmes en s'émancipant de *l'autre* rejoignent enfin l'Esprit) [3], mais comme une *différence*. Différence au nom de laquelle la réduction psychologiste ne serait plus une pensée limitée, mais une autre façon de penser [4] ;

1. Soit le point de vue d'Élisabeth Badinter.

2. Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, *tome I, page 106.*

3. Projet d'autant plus intenable qu'il exprime contradictoirement un refus féminin de la féminité au nom d'une prétention tout aussi féminine à la masculinité.

4. Pour répondre à Élisabeth Badinter avec ses propres symboles : si XY comprend X, XX ne comprend pas Y.

– sur le plan social et politique, de décréter par ce tour de passe-passe philosophique la *différence de l'esprit féminin* comme une force progressiste en soi, et même comme une alternative souhaitable (ce qui revient à considérer l'incompréhension de l'économico-social comme un progrès social, l'incompréhension du politique comme un droit et un projet politique) ;

– et sur le plan mondain (terrain réel du féminisme), de justifier par "la cause des femmes" l'arrivisme vulgaire de n'importe quelle pétasse [1]. Ce second féminisme permettant aussi bien à Tina Kieffer de se faire passer pour une intellectuelle humaniste, qu'à Tabatah Cash d'apparaître comme une héroïne du combat des femmes pour leur émancipation.

De la flippée à la pétasse et retour

Ainsi l'agaçante mais émouvante revendication des jeunes filles de la nouvelle bourgeoisie d'après-guerre d'exister autrement que par le mariage et la séduction (comme artistes et penseuses), permet aux petites bourgeoises arrivées de la société de consommation de jouer sur les deux tableaux. De n'être en somme :

– ni mère ; au nom du droit au travail (d'abord

1. Intrigantes, courtisanes et autres éternelles demi-mondaines attirées par les nouveaux métiers de la communication.

confondu avec les loisirs culturels à plein-temps, puis avec les faux métiers de la communication) ;

– ni travailleuse ; au nom du droit à la séduction[1].

Confusion, ou mauvaise foi, d'un féminisme de masse promu par les médias (notamment les périodiques féminins) qui permet aux pétasses d'aujourd'hui de succéder aux flippées d'hier, avant de faire de ces pétasses les flippées de demain :

– la brave fille égarée par ces prétendus acquis cumulés du féminisme se retrouvant obligée d'être travailleuse et putain (salariée et séduisante) sans cesser d'être mère, soit un triple travail ;

– l'*executive woman* se retrouvant à quarante ans[2], vieille (selon ses propres critères), seule et sans enfant, pour découvrir qu'elle a sacrifié les meilleures années de sa vie de femme à enrichir un groupe financier, toujours aussi machiste.

Rares sont les féministes (mise au point)

La plupart des femmes n'étant ni bourgeoises de gauche flippées ni pétasses arrivistes, rares sont les féministes.

1. Retournant là d'où Simone voulait les sortir.

2. Âge de la mise au rancart dans les métiers où la compétence dépend d'abord de l'apparence physique (d'où le recours de plus en plus fréquent à la chirurgie esthétique).

Percevant la maternité comme une grâce (plutôt qu'une aliénation), le travail comme une obligation (plus qu'une libération), la femme normale n'a souvent pas d'autre choix que de prendre un emploi pour nourrir sa famille [1]. Surtout quand celle-ci se réduit, pour cause de divorces de plus en plus fréquents, à une mère élevant seule ses enfants.

Mais les pétasses flippées [2] étant logiquement surreprésentées dans les médias (qui sont depuis 68 le déversoir privilégié de tous les parasitismes culturo-mondains), ceux-ci érigent peu à peu en discours dominant leur vision pourtant fort éloignée de la réalité.

Vision minoritaire et discours médiatique qui ne constituent pas même un *lobby* puisque ces féministes de la communication n'ont :

– ni réel pouvoir (celui-ci restant en général dans les mains masculines des actionnaires majoritaires du groupe qui les emploie) ;

– ni réelle solidarité ; le débinage, l'intrigue et le couchage restant – faute de pouvoir et pour cause de réduction psychologiste – la règle traditionnelle des promotions internes.

1. Emploi souvent subalterne et de peu d'intérêt comme secrétaire, standardiste ou caissière.

2. À mesure qu'approche l'âge inéluctable de la solitude et la mise au rancart.



LE FÉMINISME ET LA CULTURE

Lecture édifiante de ELLE

Le magazine féminin[1] constituant le premier diffuseur de cette *différence féminine* amplement étudiée, tentons d'en mesurer l'apport culturel par la lecture d'un de ses sommaires :

Une semaine avec ELLE (n° 2590)[2]*:*
– Info Hebdo
Actualité : Bientôt une pilule pour maigrir ?
– Magazine
Paresse : 20 bonnes raisons de s'y adonner.
Femmes : Où en est leur condition dans le monde ?
Claudia Schiffer : Et maintenant star de la télé.
Tests : Faites le tour de votre personnalité.
Êtes-vous ambitieux(se) ? Combatif(ve) ? Et découvrez votre profil psychologique.
Feuilleton : "Kidnappés !" (une mère essaie de récupérer ses enfants enlevés par leur père).
– Mode

1. *Et a fortiori le plus fameux d'entre eux.*
2. *Numéro annonçant la tenue de la 4e Conférence mondiale sur les femmes, à Pékin.*

Haute couture : Un tourbillon de luxe.
Fin d'été : Chic et charme.
Adresses : Nos modèles dans votre ville.
– Beauté
Belles et célèbres : Carole Bouquet.
– Bon vivre
Voyage : De Monaco à Saint-Tropez, les plus beaux hôtels.
Artisans : L'homme de verre (il s'agit de décoration d'intérieur).
– Rubriques
Édito : C'est ouf ce que les gosses sont relou !
Le choix de ELLE : Musique. Télé. Arts. Cinéma. Lectures. BD.
Vie privée : Enfants. Environnement. Santé.
Fiches-cuisine.
Elle-passion : Une tenue de marin des villes.
Fiche-tricot.
Mots croisés.
Numéroscope.
Horoscope.

Programme qui nous résume par le menu tout *l'esprit féminin* à l'œuvre[1] :

– la diversité économico-sociale (celle ou les lectrices de *ELLE* éclatent en ouvrières, employées,

1. *Soit la réduction psychologiste sous tous ses aspects.*

cadres, patronnes, rentières...) s'y trouvant réduite au profil psychologique et autre "psychostyle" (*Découvrez votre profil psychologique. Êtes-vous ambitieux(se) ? Combatif(ve) ?*);

– le travail s'y trouvant conséquemment réduit à la paresse (*20 bonnes raisons de s'y adonner*) et au voyage (*De Monaco à Saint-Tropez, les plus beaux hôtels*) ;

– l'actualité, au régime amaigrissant (*Actualité : Bientôt une pilule pour maigrir ?*) ;

– l'esprit, à la numérologie et à l'astrologie (*Numéroscope, Horoscope*) ;

– la culture, à la mondanité (*Claudia Schiffer : Et maintenant star de la télé*), à la mode (*Haute couture : Un tourbillon de luxe*), aux cosmétiques (*Carole Bouquet : « Le maquillage pour moi c'est le boulot ! »*) et à la décoration d'intérieur (*Artisans : L'homme de verre*) ;

– la liberté, à l'impératif de séduction (au nom duquel il est vivement conseillé aux lectrices de dépenser leur pouvoir d'achat en mode et en maquillage).

– Quant au féminisme (*Femmes : Où en est leur condition dans le monde ?*), il permet aux rédactrices de ELLE de déplorer que trop de femmes dans le monde ne puissent encore se soumettre à l'abrutissement de la consommation de masse, dont leur magazine est le catalogue publicitaire.

Éloge de L'Express, de Sciences et Vie, du foot et du bricolage

Si les journaux féminins nous révèlent que la femme n'a qu'une seule passion : la passion elle-même[1] (soit la séduction et ses corollaires : mondanité, conseils psy, mode, maquillage et décoration d'intérieur), l'existence de magazines masculins aussi différents que *L'Express*, *Sciences et Vie*, *Monsieur Bricolage* ou *France Football*[2] nous apprennent que l'homme est capable de passions un peu moins limitées.

– *L'Express* et *Sciences et Vie* dénotant en effet un certain désir de comprendre le monde, que ce soit en tant que société humaine ou en tant que nature.

– La pratique du bricolage révélant que ce même désir de maîtriser la réalité concrète existe en dehors de toute culture livresque.

– L'amour du football ajoutant à cette soif universelle de connaissance et de maîtrise, le désir de les partager dans l'émotion d'un effort collectif[3].

Passions masculines dédaignées ou moquées par les

1. *Ce qui est sans doute vrai, sinon les magazines féminins ne se vendraient pas.*
2. *Dont les lecteurs sont des hommes pour l'immense majorité.*
3. *Quant à l'engouement féminin qui a suivi le Mondial, il se résume à trouver sexy des mecs qui courent en short.*

féministes, et pourtant autrement porteuses d'espoir quant à la possibilité de parvenir un jour à une société humaine souveraine et réconciliée[1], que le cortège de représentations débiles issues de leurs petits problèmes à se faire remplir (comme dans les feuilletons style *Les Feux de l'amour* ou les romans de Nina Berberova).

La psychanalyse de bazar et les conseils "psy"

Sur le plan de la pensée, le féminisme culturel a apporté deux choses : le féminisme, et un goût certain pour la psychanalyse.

Expliquant tout par l'amour limité à la recherche du plaisir et à la séduction[2], la psychanalyse, comme la femme, ne sort pas de l'œdipe ; elles étaient donc faites pour se rencontrer.

Mais le système freudien exigeant quand même l'apprentissage et la maîtrise d'un subtil appareillage conceptuel, le goût des femmes pour la pensée magique et sa médiatisation par les magazines féminins ont tôt

1. Car l'aspect de plus en plus malsain du football spectacle n'est en rien le fait de ses praticiens, mais du monde de l'argent qui en exploite les valeurs positives ; de même que la violence nationaliste vient rarement du peuple qui meurt à la guerre mais de la manipulation des élites qui ont périodiquement besoin du chaos pour régénérer leurs sources de profits.
2. L'amour des autres et de la connaissance nécessitant une vision économico-sociale, comme nous l'avons vu au chapitre 2.

fait de réduire la théorie psychanalytique à un psychologisme de bazar, prétexte à tous les conseils psy [1].

Après avoir exprimé le droit consumériste au plaisir de l'époque de la croissance (de la pilule au premier choc pétrolier), le conseil psy s'est peu à peu radicalisé en une sordide surenchère au plaisir pour faire face à la crise de la consommation (qui est aussi celle du désir). Tournant de plus en plus au guide pratique sur le bon usage de la sodomie et les techniques de fellation, il reflète aujourd'hui l'extrême détresse de pétasses en fin de parcours, devenues prêtes à tout pour se faire tirer.

Le roman tartignol

En terme de marché, il y a longtemps que la littérature est une affaire de femmes. Principales acheteuses des romans avant d'en être les lectrices, l'édition a dû se mettre au diapason de leur appauvrissante réduction psychologiste pour sauver son commerce. D'où la prolifération de romans tartignols dont les personnages n'ont plus d'autre épaisseur que leurs petits problèmes psychologico-affectifs, de préférence en milieu bourgeois.

Romans efféminés à l'usage exclusif des femmes et

1 Dérive ésotérique qui aboutit aussi bien à l'horoscope pour bonniches qu'à l'herméneutique new age pour bourgeoises flippées.

des tapettes, qui ont progressivement contraint l'homme à se réfugier :

– dans le polar et le roman américain[1], ou encore

– dans l'essai (historique, sociologique) ; forme explicative que les femmes apprécient peu, préférant plutôt que de comprendre *être prises* par l'histoire, et de préférence par une histoire d'amour[2].

L'écriture de femme ou la psychologisation du vide

Le roman contemporain exprimant une vision de plus en plus féminisée de la conscience et des relations humaines, il était fatal que les femmes qui écrivent s'y taillent une part grandissante.

Pratique compensatoire née le plus souvent d'une pathologie affective et de l'oisiveté[3], l'écriture de femme exprime d'une façon remarquablement unitaire cette vision de flippée, à la fois pathétique et frivole, où une bourgeoise sans enfant ni travail nous fait part de son

1. Où la double détermination psychologico-affective et économico-sociale de l'existence se trouve encore présente sous la forme la plus crue.
2 Comparé au roman classique (Balzac, Flaubert, Maupassant...), on peut pratiquement qualifier de "roman rose" l'ensemble de la littérature française publiée aujourd'hui.
3. Tendance à l'anorexie mentale et au saphisme chez des jeunes filles de la nouvelle bourgeoisie accédant aux loisirs culturels et exprimant, du haut de leur récent pouvoir, leur refus d'accepter, sur le plan symbolique, leur inéluctable soumission physique.

sentiment légitime d'inutilité et de vide intérieur. Psychologisme tactile et tourmenté où le refus de se faire remplir se prolonge de son attente comblée par les mots pour constituer un style ; abus sensitif du « je-ne-sais-pas », du « peut-être » et de « l'à-quoi-bon » qu'on voudrait nous faire prendre pour l'expression concise d'une vision complexe du monde, alors qu'il n'est que le stigmate de son indigence même[1].

Écriture du vide qui atteint son sommet dans les romans de Marguerite Duras, dont le style dépouillé à l'extrême exprime on ne peut mieux ce que voit la femme écrivain et ce qu'elle comprend ; à vrai dire pas grand-chose.

Le cinéma de femme et de jeune fille

Quant au cinéma de femme et de jeune fille, pour se référer à deux succès encore présents dans les mémoires : *La Leçon de piano* (film australien à gros budget de facture classique) et *Les Gens normaux n'ont rien d'exceptionnel* (film d'auteur français de style "nouvelle vague"), il est intéressant de remarquer qu'au-delà de leur diversité formelle, ils racontent la même histoire :

1. Soit une incapacité à la fois structurale, pathologique et sociale à se le représenter, comme chez Virginia Woolf.

– celle d'une trahison justifiée par le désir d'être séduite ;

et qu'ils expriment la même problématique :

– celle d'une bourgeoise flippée (immature et narcissique) faisant de gros efforts pour devenir pétasse[1].

L'art contemporain comme décoration d'intérieur

Comme l'écriture, les arts plastiques sont pour la femme, selon son degré de malaise : figuration du vide ou décoration d'intérieur. Sur le plan social, la galerie d'art contemporain offrant à la mondaine une nouvelle raison de courir les boutiques[2], voire un autre moyen de faire du commerce[3], il n'est pas étonnant que les œuvres qu'on y expose méritent de plus en plus de figurer à la rubrique "mode et décoration".

La musique limitée à l'interprétation

Quant à la musique, si la femme excelle dans l'art limité de l'interprétation : chant classique ou de variété, exécution instrumentale du répertoire classique, elle se révèle beaucoup moins à l'aise dès qu'elle aborde

1. *Soit aussi le personnage de Rose Dowson, héroïne du récent* Titanic.
2. *Guidée par les conseils et la voix subtile de Brigitte Cornan.*
3. *Ça change de la boutique de mode ou d'antiquités.*

l'improvisation jazzistique (variation sur un thème)[1] et la composition (invention mélodique). Soit dès qu'il s'agit vraiment de création musicale.

La comédie et la danse, seuls arts authentiquement féminins[2]

Si l'actrice peut se sentir si femme en exerçant son art, c'est qu'il correspond chez elle à deux désirs profonds : vouloir qu'on la prenne[3] et exercer sa séduction.

Investie d'un rôle et mise en scène, elle a le sentiment de meubler artistiquement son vide intérieur. Sensation de plénitude qui augmente encore quand elle s'exhibe, les planches et l'écran multipliant son corps et ses partenaires.

Mais si l'actrice est, sur le plan mondain, celle qui tire le mieux son épingle du jeu, c'est la danseuse qui incarne l'expression la plus pure de la féminité[4]. De toutes, elle est la seule qui parvient à exercer son érotisme et sa séduction sur l'homme et sur l'espace, par le seul langage du corps.

1. *Les médiocres tentatives des sœurs Labèque en témoignent.*
2. *La mode et la décoration d'intérieur étant traditionnellement confiées aux tapettes.*
3. *Motivation qui vaut aussi pour le comédien, même s'il s'efforce de masquer par une posture rebelle cette cruelle absence de virilité.*
4. *Il suffit pour s'en convaincre d'observer les jeunes filles sur la piste des discothèques.*

Enfin n'oublions pas entre les deux, celle qui exprime directement la comédie de la séduction par sa finalité génitale : l'actrice de cinéma X qui revendique d'ailleurs haut et fort son statut d'artiste.

La flippée ou la femme artiste, contre la pétasse ou l'art d'être femme (conclusion)

Du salon littéraire aux médias en passant par la librairie-salon de thé de l'époque héroïque, la culture féministe reflète ce mélange de névrose, d'avidité mondaine et de misère affective où la bourgeoise flippée cherche à se gargariser de mots pour meubler son vide intérieur, la pétasse à se remplir les poches et la bonniche à ne pas finir seule.

Expressions angoissées à côté desquelles perdurent les formes plus enjouées de la féminité traditionnelle exprimant le désir et la séduction.

Sous le vocable de "culture féminine", en réalité deux écoles opposées s'affrontent[1] :

– celle des flippées mal baisées (littérature, université, art contemporain) et

– celle des jolies cabotines (comédie, danse, variétés).

Les secondes, souvent incultes, feignant d'admirer

1. Et parfois se combinent pour donner la danse contemporaine, le théâtre d'avant-garde ou le cinéma d'art et d'essai.

les premières ; les premières, souvent paumées, jalousant secrètement les secondes[1].

LE FÉMINISME ET LA POLITIQUE

Le travail, contraire de la féminité (approche historique)

Les innombrables confusions du féminisme médiatique nous obligent à revenir sur la notion même de *féminité*.

La différence sexuelle et sa division naturelle du travail imposant primitivement la *production* à l'homme (chasse, agriculture, artisanat) puisque la nature impose à la femme la *reproduction* (enfantement, maternage), travail et masculinité sont symboliquement liés.

Mais l'émancipation de ce travail physique primitif étant aussi la voie de toute élévation sociale, celle-ci s'accompagne généralement du souci d'effacer les stigmates d'une masculinité désormais dévalorisante.

Ainsi l'aristocrate affiche-t-il une volontaire féminité pour signifier sa distance maximale d'avec le monde du travail. Le grand bourgeois, contraint à plus de discrétions

1. Tabatah Cash vivant dans une relative euphorie ce que Marguerite Duras écrivait dans une sèche, forcément sèche solitude.

par ses valeurs morales[1], contournant l'interdit en parant sa femme des attributs d'une féminité qu'il ne peut arborer lui-même[2].

À l'inverse et au bas de l'échelle, tout travail physique masculinise celui qui l'accomplit ; la travailleuse étant symboliquement, et parfois même physiquement, moins féminine que le dandy.

La féminité, catégorie sociale

Symbole de luxe et d'oisiveté, la féminité est donc devenue, par l'histoire, le signe *social* de l'appartenance ou de l'accession à l'élite. Une esthétique de la frivolité (préciosité, élégance, apparat) par laquelle le nanti marque sa distance avec la masculinité austère du monde du travail, dans lequel il rejette aussi bien l'ouvrière que l'ingénieur.

Condition féminine et féminité ne vont donc pas obligatoirement de pair. Une brochette d'animateurs culturo-mondains composée, par exemple, de Bernard-Henri Lévy, de Pascal Bruckner et d'André Glucksmann[3] l'incarnant bien mieux qu'une femme gendarme, une mère corse ou Jeannie Longo.

1. Valeurs morales de l'effort et de l'intérêt général au nom desquels il a pris la place de l'aristocrate.
2. D'où la naissance de la haute couture.
3. Qui, est-ce un signe ?, ressemble de plus en plus à feue Marguerite Duras.

La conception masculine du travail et la maternité

Mais l'association du travail à la masculinité de la production des artefacts, a eu pour effet pervers de rejeter dans l'ombre cet autre travail tout aussi essentiel et respectable qu'est la maternité.

Travail féminin de la procréation et de l'éducation des enfants non reconnu par la conception masculine, mais aussi par les féministes. Revendiquer le droit au travail pour les femmes revenant en effet :

– à ignorer, au nom d'une conception éminemment machiste[1], le travail de la maternité et du maternage accompli par les femmes depuis la nuit des temps ;

– et par conséquent, à se faire le chantre de la double journée.

Du coup, les femmes qui étaient traditionnellement copropriétaires et cogestionnaires d'une petite entreprise familiale (la famille), au sein de laquelle elles accomplissaient un travail valorisant (l'amour et l'éducation des enfants), se retrouvent aujourd'hui, pour la plupart d'entre elles, employées subalternes. Salariées sous-payées d'une entreprise qui ne leur appartient pas (la Société Anonyme), à servir huit heures par jour la

1. Le féminisme se révélant sur le plan du travail, comme sur celui du désir, une soumission non sue à la masculinité.

soupe à un homme qu'elles n'ont pas choisi (le patron), avant de retourner la servir chez elles.

Le tout, bien sûr, grâce aux acquis du féminisme.

L'égalité face au travail : revendication légitime et anti-féministe des travailleuses

« À travail égal, salaire égal » signifie pour les femmes, comme pour les autres[1], la revendication d'être payé selon son travail et non en vertu d'une qualité étrangère à la compétence comme la race, la religion ou le sexe. Revendication sociale parfaitement légitime, autant qu'en totale opposition avec la prétention féministe de faire des femmes une catégorie sociale à part[2] :

– le féminisme masculinisant admettant implicitement une infériorité féminine à combler ;

– le féminisme de la différence habilitant un traitement tout aussi différencié.

Mais cette revendication des femmes face au travail n'a pu devenir légitime que parce que leur égalité y est devenue réelle. Le progrès technique (intégralement dû aux hommes soit dit en passant) et le développement du

1. *Les travailleurs immigrés notamment.*

2. *Féminisme auquel une femme comme Louise Michel s'est toujours opposée du haut du sérieux de sa lutte pour l'égalité sociale.*

secteur tertiaire survenus ces trente dernières années, n'exigeant plus cette force physique qui faisait de la masculinité une qualité supérieure, souvent nécessaire et déterminante[1].

Ce que les féministes présentent avec orgueil comme une conquête politique n'est donc, en réalité, que la conséquence inéluctable de l'évolution du travail, et notamment de la progression de la standardisation. Ce qu'elles présentent comme l'intérêt des femmes étant plutôt celui de la productivité, donc de la rentabilité.

Quant au progrès social, l'emploi des femmes ne se substituant pas mais s'ajoutant à la maternité et au maternage, il équivaut pour la plupart d'entre elles à un doublement du temps de travail, soit à une indéniable régression sociale[2].

La femme (pas plus que l'homme) n'est une catégorie sociale

Si la féminité est le signe d'une certaine accession à l'oisiveté mondaine, la femme, pas plus que l'homme,

1. *C'est pourquoi cette revendication égalitaire n'a, par exemple, toujours pas de sens pour le travail de chantier où une femme ne peut pas fournir le travail d'un homme à durée égale.*

2. *Mais les féministes étant rarement mères ni issues du monde du travail, on peut comprendre que cette vérité ne les embarrasse pas.*

n'est une catégorie sociale. L'intérêt de la bourgeoise (qu'elle soit féministe ou non) étant rarement celui de la travailleuse, qu'elle et ses semblables exploitent sans même y penser.

Mais du fait de la réduction psychologique due à la dissymétrie de l'œdipe, les femmes ont dans leur ensemble une tendance à minorer l'importance de ces différences sociales ; à se sentir par conséquent plus *femme* que les hommes ne se sentent homme[1].

Primat de la séduction, caractéristique de l'esprit féminin[2], qui empêche la sympathisante féministe de réaliser que le premier oppresseur de la femme n'est pas l'homme en soi, mais l'homme ou la femme plus riche ; tout en faisant de la femme plus belle et de la femme plus jeune ses ennemies déclarées.

Femmes situées au-dessus d'elle sur l'échelle sociale, ou mieux armées sur le terrain de la séduction, qui nous ramènent à nos fameuses féministes :

– bourgeoises flippées (plus riches),

– ou pétasses arrivées (plus séduisantes),

écrasant sans vergogne et en leur nom : femmes de

1. C'est pourquoi il n'existe pas, malgré la détresse sexuelle des hommes pauvres face à l'arrogance des bourgeoises émancipées, de mouvement de défense de la condition masculine ; les hommes si misérables soient-ils n'étant pas encore assez cons pour ne pas comprendre qu'il s'agit d'abord d'une question d'argent.

2. Aussi à l'origine de la plate uniformité des périodiques féminins.

ménage, secrétaires, standardistes, vendeuses, caissières, shampouineuses et toutes autres femmes moins bien loties qu'elles.

Le féminisme, pathologie psychologique et sociale

Ainsi une cause économico-sociale (l'accession à un certain pouvoir des filles et des femmes de la nouvelle bourgeoisie du tertiaire) combinée à une légère pathologie œdipienne (père absent, mère frustrée...) peut générer des représentations symboliques agressives (homme perçu comme ennemi et persécuteur) qui viennent perturber une fonction biologique (la maternité), tout en se croyant politiques (confusion de la lutte des classes et de la différence des sexes dans la sensibilité féministe).

Pour clarifier par un exemple : la féministe dit qu'elle ne veut plus torcher les mômes et faire la bonniche pour l'homme, alors qu'en réalité c'est la nouvelle bourgeoise qui a mieux à faire que de s'occuper de son foyer et de ses enfants, et qui délègue ces tâches subalternes à sa femme de ménage[1] !

1. Femme de ménage qui peut d'ailleurs être un homme, l'employé de maison tamoul étant actuellement très prisé des nouveaux riches.

Le féminisme, appauvrissement culturel politiquement réactionnaire

L'art de la femme étant selon son degré de malaise : figuration du vide, réduction psychologiste, imitation[1] ou décoration d'intérieur, il représente dans tous les cas de figure un indéniable appauvrissement culturel.

Sur le plan politique, le féminisme, en substituant la frivolité de la séduction au sérieux des déterminations économiques, sert surtout à masquer l'arrogance de bourgeoises revendiquant leurs privilèges et l'arrivisme de pétasses tout aussi réactionnaires[2].

Sous une apparence progressiste, le féminisme tant culturel que politique se révèle donc un facteur d'abêtissement, d'oppression et de division sociale particulièrement pervers :

– la prétendue opposition hommes/femmes minant la solidarité salariale sur le lieu de travail, au profit d'un stakhanovisme d'*executive-women* acharnées à prouver leur compétence (et le cas échéant à essayer de se caser avec un "mâle dominant") ;

1. Qu'elle fasse des enfants ou qu'elle imite l'homme par des créations culturelles, le destin de la femme semble donc être invariablement voué à la "reproduction" !

2. On remarquera que les féministes se réclament rarement des régimes ou des pays où le droit des femmes est le plus avancé comme Cuba ou la Chine, mais plutôt des États-Unis où les disparités sociales sont les plus prononcées.

– le prétendu débat sur l'entrée des femmes en politique (alors que rien ne s'y oppose dans la Constitution et que les femmes représentent plus de la moitié des électeurs) servant à masquer l'absence de projet politique, en s'y substituant[1].

Le féminisme, conséquence de la féminisation social-démocrate

Mais si le féminisme médiatique correspond sans doute à l'intérêt lucide d'un pouvoir divisant pour régner (c'est de bonne guerre), son indéniable progression dans l'esprit du temps a deux causes plus profondes :

– la proportion grandissante des employés du tertiaire dans le monde social, et conséquemment :

– l'affaiblissement de l'image du père et de son rôle au sein de la famille (quand celle-ci existe encore).

Deux causes intimement liées qui nous amènent à notre prochain chapitre, soit à la *féminisation* à la fois structurelle et stratégique de nos sociétés occidentales[2].

1. Soit aussi bien à droite le coup des femmes ministres dans le premier gouvernement Juppé, qu'à gauche la proposition fumeuse de la parité.

2. L'arrogance de la bourgeoise de gauche trouvant son premier soutien dans la complaisance du bourgeois de gauche ; derrière Simone de Beauvoir se tenait Jean-Paul Sartre comme aujourd'hui une Badinter ou une Agacinski-Jospin peut en cacher un autre...



4.
LA FÉMINISATION EN MARCHE



L'ORIGINE ÉCONOMIQUE DE LA FÉMINISATION

La féminisation du monde par l'évolution du travail

Nous avons vu au précédent chapitre que l'extension du secteur tertiaire avait entraîné, ces trente dernières années, une certaine féminisation physique du monde économico-social. Les métiers de services (essentiellement travail de bureau) ne nécessitant plus cette force musculaire qui limitait l'accès des femmes à la plupart des métiers traditionnels[1].

Féminisation physique évidente (il suffit de comparer l'allure d'un agriculteur ou d'un mineur de l'entre-deux-guerres à celle d'un employé de bureau d'aujourd'hui)[2] à laquelle est venue s'ajouter une *féminisation mentale* beaucoup plus perverse :

1. *Agriculture, pêche, industrie lourde et industrie légère constituant les secteurs primaire et secondaire anciennement majoritaires.*
2. *Même s'il fait de la gonflette pour masquer cette humiliante féminité sociale.*

– l'extrême parcellisation du travail (taylorisme dans les secteurs primaire et secondaire, développement du tertiaire) ayant produit une réduction considérable du champ d'activité et de responsabilité du travailleur qui, n'accomplissant plus à longueur de journée qu'une tâche répétitive (taylorisme) ou fort éloignée de la production (tertiaire), ne parvient plus à en saisir le lien avec le reste de l'activité collective ;

– d'où une réduction de son champ de *conscience sociale*. Sa pratique quotidienne ne lui permettant plus de se situer dans le monde et de se faire une idée de son fonctionnement, ni d'avoir la moindre incidence sur son évolution.

L'homme féminisé

Salariat généralisé du tertiaire et du taylorisme, pour qui l'économico-social cesse peu à peu d'être perçu comme une création humaine et un enjeu, pour devenir une sorte d'espace naturel et neutre où se meuvent les variations psychologico-affectives, seules déterminations désormais identifiées[1].

1. Le "meurtre du père" constitue bien sûr une force de résistance à cette réduction, mais nous allons voir qu'à terme c'est l'existence même du père que cette évolution du travail et de la conscience remet en cause.

Réduction du champ de conscience de l'homme moderne (majoritairement petit salarié du tertiaire ou soumis au taylorisme) qui n'est pas sans rappeler la réduction psychologiste propre à l'esprit féminin. La division du travail jouant un rôle analogue à la dissymétrie de l'œdipe en masquant progressivement à l'homme l'influence de l'économico-social sur ses motivations et sur ses relations aux autres, au point de lui faire identifier le politique à la nature[1].

Ainsi la féminisation économico-sociale (société du tertiaire majoritaire et du taylorisme généralisé) ne signifie pas seulement que l'homme perd peu à peu ses muscles dans l'automatisation et le travail de bureau mais, plus profondément, qu'à force de ne plus avoir besoin de comprendre quel est son rôle social pour accomplir sa tâche, l'idée ne lui vient même plus de se poser la question.

D'où l'évolution du féminisme

D'où l'évolution du féminisme de Simone de Beauvoir à Élisabeth Badinter :

– le féminisme de Simone exprimant, dans un

1. On remarquera à ce propos que les pays où la social-démocratie est la plus avancée sont aussi ceux où la communauté gay est la plus importante ; les gays n'étant jamais que l'ensemble des efféminés du tertiaire dont la conscience politique se limite au droit de se faire enculer.

monde d'hommes, la vision psychologiste minoritaire d'une femme issue de la nouvelle bourgeoisie du tertiaire ;

– le féminisme d'Élisabeth exprimant au contraire l'arrogance d'une minorité devenue majoritaire[1]. La vision psychologiste d'un monde féminisé par l'extension du tertiaire dans lequel il devient effectivement de plus en plus dur d'être un homme.

L'ORIGINE AFFECTIVE DE LA FÉMINISATION

Cette extension du tertiaire (accompagnée d'une extrême division du travail) devenu secteur mixte et majoritaire a deux conséquences sur le monde psychologico-affectif :

– la mère travaillant hors du foyer devient de plus en plus "la mère absente" pour son enfant, d'où carence affective ;

– le père féminisé par l'évolution du travail devenant parallèlement "le père faible", d'où carence morale.

Famille réduite à une mère affectivement peu présente, mais symboliquement toute puissante, qui tend à

1. *Les femmes issues de cette nouvelle bourgeoisie des services ayant toutes les raisons de se sentir, dans cette société sans virilité ni conscience, comme des poissons dans l'eau.*

modifier l'œdipe, soit la structure même de notre conscience morale[1].

La mère et le père, ou le rôle structurant de l'œdipe (rappel)

La mère comme être et nostalgie, suite

L'homme est un mammifère prématuré que le traumatisme de la naissance fait passer du liquide chaud du ventre au vide froid de l'air, alors qu'il n'est pas prêt. Pour le mammifère prématuré qu'est le nourrisson, la naissance est cette chute de l'être qui le précipite avec violence dans un monde vide et froid comme la mort. Et ce qui permet au nourrisson, venu « avant le temps normal »[2], d'être dans le vide froid du monde avant de pouvoir devenir dans et par le monde, c'est la chaleur de l'amour de la mère.

Le temps de la mère est donc le temps qu'il faut au nourrisson pour être prêt ; sa transition de l'être au monde. Si bien que l'homme-nourrisson, venu avant le « temps normal », ne peut être au monde que par la

1. *Cf. "Le sens des réalités humaines et la double détermination", "La féminité éthique et politique : absence de meurtre du père, morale et conformisme" au chapitre 2.*
2. *Selon la définition de "prématuré" offerte par* le Robert.

mère ; qu'il faut d'abord qu'il soit par elle pour pouvoir être par le monde.

Pour le nourrisson, l'absence de mère est un manque d'être. Solidité d'être qui lui fera défaut quand il voudra plus tard devenir dans le monde.

Le père ou le social dès la famille

Si la relation du nourrisson à sa mère doit se comprendre comme un univers clos auquel rien ne manque et qui peut tout ignorer du reste du monde dans la communion presque parfaite de l'amour confondu avec l'origine, l'arrachement à la mère, que constitue et représente l'irruption du père, est un arrachement et une violence nécessaires, les transformations physiques que subit le nourrisson ne lui permettant pas de rester dans l'immobilité de l'être avec la mère, quel qu'en soit son désir[1].

Et parce que le père, par sa présence, soumet la mère à la famille et la famille au monde dans l'esprit de l'enfant, il incarne, symétriquement à l'amour-origine de la mère, le monde comme avenir et projet. La possibilité de la transformation de soi par l'apprentissage afin d'intégrer ce monde social adulte plus dur de

1. *Par l'autisme, le nourrisson parvient à éviter le monde mais au prix de sa propre mort.*

l'effort, du mérite et de la morale, qui rejette dans la faiblesse de l'inassumé le monde maternel du pur plaisir où tout était dû.

Risque de faiblesse morale et de perte du sens social des enfants nés sans père

– Parce que les couples se séparent de plus en plus souvent sous la pression sociale (femme financièrement émancipée et homme déresponsabilisé par le salariat du tertiaire) ;

– parce qu'en cas de séparation, les tribunaux confient de plus en plus souvent la garde à la mère[1] ;

l'adolescent puis l'adulte éduqué sans père a tendance à considérer le monde comme le prolongement de sa mère, à ne pouvoir envisager les relations humaines que sur le mode du charme, comme séduction généralisée[2].

Vision sensualiste et individualiste qui ne permet ni l'éclosion du jugement moral ni de comprendre le bien dans sa dimension collective. *Narcissisme* qui fait de l'enfant éduqué sans père :

– une adolescente dont le sentiment de toute puissance de la séduction ne sera borné que par l'exacerbation des rivalités féminines ;

– un adolescent dont le manque de courage et de projet,

1. *Ce qui constitue déjà une indéniable féminisation du droit.*
2. *Soit le monde réduit à sa vision "proustienne".*

réduits dans leur limite maternelle à la quête nostalgique ou la pure passivité de l'attente, feront de lui (au regard des valeurs patriarcales, occidentales et classiques) le contraire d'un homme et d'un honnête homme[1].

Futurs immatures dont la conscience adulte se limitera au seul désir de jouir et de consommer ; souvent pour leur mal-être ; toujours pour le plus grand profit de notre social-démocratie néolibérale[2].

L'ORIGINE STRATÉGIQUE DE LA FÉMINISATION

Après les origines inconscientes de la féminisation (évolution de la structure économique et conséquemment dislocation de l'œdipe, structure des mentalités), passons à ses origines conscientes : la féminisation constituant pour ceux qui règnent sur la social-démocratie néo-libérale[3] un indéniable facteur de profit et d'obéissance.

1. La fixation à la mère produisant les mêmes effets, cette critique vaut également pour l'homosexuel.

2. Social-démocratie sur le plan administratif, néolibérale sur le plan économique, d'où la nécessité d'un régime de cohabitation permanente.

3. L'oligarchie économico-politique composée des groupes financiers (au capital), des techno-gestionnaires (à la production) et des politiques (à la communication).

Désir, jeunesse et séduction

– L'homme, de par sa plus grande nostalgie de la période fusionnelle avec la mère (la fille étant attirée par le père), ayant une tendance infantile à l'égoïsme[1] ;

– la femme, comme l'enfant, une tendance inconsciente à ne pas saisir le monde au-delà de l'œdipe[2].

Ceux qui tirent profit de la social-démocratie néolibérale ont donc tout intérêt :

– à ce que l'homme reste un adolescent soucieux de jouir et de s'amuser sans se préoccuper des autres (donc de politique) ;

– et à ce que la femme, déjà peu portée sur la politique, ne soit pas trop détournée de son désir de séduire et de consommer par le sérieux de la maternité.

D'où l'apologie permanente d'une certaine *féminité adolescente* propre à la communication social-démocrate. La fiotte et la pétasse constituant le couple idéal de l'inconscience politique et citoyenne au service de la consommation de masse[3].

1. Son altruisme plus universaliste restant souvent un altruisme d'esprit, tandis que la femme éprouve pour les autres une compassion plus maternelle, mais qui s'élève rarement à sa dimension politique.

2. Cf. "La nature féminine ou la réduction psychologiste" au chapitre premier.

3. Sans oublier cette demi-fiotte demi-pétasse qu'est aussi le rebelle... sans cause évidemment.

La femme, égérie de la social-démocratie néolibérale

On constate tous les jours combien la société de consommation instrumentalise la femme pour faire marcher son commerce :

– utilisation de l'image de la femme par la publicité, en associant systématiquement son corps aux marchandises pour pousser les hommes à les consommer ;

– utilisation du désir de séduction de la femme pour la pousser à consommer ce que lui montrent les magazines : cosmétiques, mode, culture et autres produits dérivés.

Mais à mesure de l'aggravation de la crise (de la concurrence, des disparités économiques et de la surproduction donc de la consommation), la social-démocratie néolibérale compte de plus en plus sur la femme pour relancer, voire sauver le Marché :

– le relancer, en prétendant qu'elle aurait sur l'homme (l'éternel ennemi) un retard de consommation à combler du fait de son accès plus récent à l'autonomie financière (on l'incitera donc à s'acheter sa propre voiture pour ne plus subir celle de son mari) [1] ;

– le sauver, en comptant sur *l'esprit féminin* [2] (son

1. D'où les récentes campagnes de publicité pour automobiles.

2 Amplement décrit dans sa structure et dans ses œuvres aux chapitres 1, 2 et 3.

gros inconscient social et son goût des objets) pour tenter de nous faire accepter le rôle de pur consommateur auquel le néolibéralisme nous a déjà condamnés.

La social-démocratie néolibérale ou le monde à travers les yeux d'une jeune femme

Si la femme n'est pas l'avenir de l'homme, elle est à coup sûr celle de la social-démocratie néo-libérale. De là son intérêt à ce que les jeunes femmes accèdent :

– au commentaire, à des postes de communication et d'animation où elles pourront exercer en toute liberté leur *psychologisme critique* [1] (d'où la multiplication des femmes journalistes de télévision choisies pour leur esprit télégénique) ;

– ou encore (pour les moins jeunes et les plus moches) à des postes d'exécutantes de gestion où elles appliqueront avec zèle les restructurations drastiques. Leur psychologisme les rendant d'autant plus manipulables que leur moindre égoïsme les rend moins corruptibles [2].

En se servant du droit à la différence et de la lutte démocratique contre la discrimination sexuelle,

1. Capable d'attribuer le mal-être salarial au harcèlement sexuel pendant qu'à Davos l'oligarchie néolibérale s'emploie à ôter aux salariés toute possibilité de représentation collective.

2. D'où de droite à gauche : Margaret Thatcher et Nicole Notat.

l'oligarchie économico-politique verrouille ainsi progressivement tout esprit d'opposition sérieux. Juste en comptant sur la désinformation naturelle du psychologisme féminin et son matraquage médiatique :

– pour hâter la féminisation générale ;

– et contraindre les machistes récalcitrants (dont je m'enorgueillis de faire partie) à un mutisme honteux[1].

L'inconscience maximale de la jeune fille bourgeoise "de gauche"

Si pour le dicton (d'ailleurs peu fondé) « la vérité sort souvent de la bouche des enfants », pour la social-démocratie néolibérale elle doit impérativement sortir de la bouche de la jeune fille bourgeoise "de gauche".

Jeune, donc éloignée du sérieux du travail et de la maternité ; fille, donc enfermée dans un psychologisme des plus sentimental ; bourgeoise, donc congénitalement parasite ; de gauche, donc d'une inconscience très culturelle[2]. La jeune fille bourgeoise "de gauche" est encore mieux placée que son frère (le cadet de la bourgeoisie) pour ne rien comprendre à la marche du

1. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'un macho est d'abord un homme qui respecte sa mère, qui protège sa femme et se sent responsable de ses enfants, soit le contraire de la fiotte social-démocrate dont les femmes avouent avoir de plus en plus de mal à se satisfaire.

2. Nous démontrerons ces deux derniers points au prochain chapitre.

monde[1] et ne s'intéresser qu'à ses petits problèmes intimes (essentiellement de remplissage). La social-démocratie néo-libérale compte donc tout particulièrement sur elle pour nous éclairer. C'est pourquoi elle sponsorise et promeut la moindre de ses œuvres, allant jusqu'à inviter la comédienne-cinéaste-romancière Judith Godrèche [2] à « 7 sur 7 » au côté de Charles Pasqua.

Association moins ridicule qu'il n'y paraît puisqu'avec elle la social-démocratie néolibérale caresse un rêve qui est aussi son salut : celui que nous regardions tous le monde à travers les yeux de la jeune fille bourgeoise "de gauche", afin de lui éviter, vu l'aggravation de la crise, de devoir recourir à la persuasion musclée et bien moins commerciale du second invité.

Quant à la jeune fille bourgeoise de droite, plutôt bonne fille et bonne mère, elle présente à l'évidence beaucoup moins d'intérêt, c'est pourquoi la communication social-démocrate s'emploie systématiquement à la déprécier.

À l'inverse, le déclassé

Parce que les difficultés de la vie (déchéance sociale, adolescence écourtée par l'obligation du travail...) l'ont

1. Un individu n'ayant aucune raison de comprendre ce qu'il ne lui est pas nécessaire de comprendre pour vivre et pour survivre.

2. Qui a déjà publié ses mémoires à vingt ans.

contraint à un *réalisme* à l'opposé du sentimentalisme égoïste et geignard qui compose la sensibilité type du cadet de la bourgeoisie (du génial Charles Baudelaire au minable Bernard-Henri Lévy).

Parce que les deux sensibilités bourgeoise et d'opprimé qui se déchirent et se critiquent en lui l'obligent à la conscience[1].

Et parce que son intérêt n'est celui d'aucun groupe social constitué.

Le déclassé est le plus à même de comprendre le fonctionnement du monde dans sa globalité et par là *l'intérêt général*, seul fondement et seul but d'une vraie démocratie.

1. Double sensibilité qui constitue la grande supériorité intellectuelle de Jean-Jacques Rousseau sur Voltaire ou, dans la catégorie littéraire, du Louis-Ferdinand Céline du Voyage *sur le Marcel Proust de la* Recherche.

5.
ÉMANCIPATION ET PROGRESSISME



La marche du monde : principe de réalité et travail, principe de plaisir et parasitisme

La féminisation en marche, à la fois économique (taylorisme et tertiaire), affective (affaiblissement de l'autorité du père) et stratégique (intérêt de l'oligarchie), ayant peu à peu réduit les consciences à leur seule compréhension des phénomènes affectifs et psychologiques (l'économico-social étant alors perçu comme une sorte de science de la nature)[1], il nous faut pour comprendre à nouveau le fonctionnement du monde dans sa globalité :

– rétablir le lien existant entre le *désir* (qui s'assouvit socialement en consommation) et le *travail* (nécessaire à la production des objets dont la consommation satisfait le désir) ;

1. Science de la nature d'ailleurs non maîtrisée puisque la science économique ne parvient ni à empêcher ni même à prévoir les "crises", seules périodes pourtant où elle pourrait servir à quelque chose.

– mais d'abord essayer de comprendre pourquoi l'esprit humain peut se montrer si perméable à cette vision partielle, et inconséquente, de la réalité.

Le péché originel

L'être humain vient au monde en recevant tout et en ne donnant rien. Le nourrisson vivant effectivement du pur don de la mère (dons de nourriture et d'amour primitivement indissociés) sans aucun souci de réciprocité. État provisoire, mais premier moment fort agréable dont la nostalgie crée, dans l'esprit de l'homme, l'idée d'une vérité harmonieuse et permanente qui aurait existé avant l'histoire[1].

Idée du paradis perdu dont la nostalgie (qui n'est autre que la réminiscence de la relation fusionnelle du nourrisson à sa mère) constitue aussi notre péché originel, puisqu'en fondant l'espoir du retour, ou la quête de cet état de perfection où l'on jouissait sans contrepartie, elle fonde et légitime l'idée du parasitisme.

1. *Idée d'un premier être antérieur à l'être, commune au platonisme des formes et au néokantisme de l'ontologie.*

La famille, lieu provisoire du parasitisme infantile et école de l'assumation

Le nourrisson étant incapable de subvenir à ses besoins les plus élémentaires, mais l'adulte ne pouvant plus compter sur sa mère pour lui donner le sein et le langer, la famille constitue, avant l'école, le lieu de transition qui permet à l'individu de passer de la non-réciprocité du parasitisme infantile à la réciprocité du travail adulte, par une combinaison de tendresse maternelle et d'apprentissage.

L'ambivalence du désir et le rôle du père

Apprentissage de la *sublimation* par l'éducation du désir, qui permet à l'enfant d'élever sa tendance immédiate à la jouissance passive (désir du sein attaché à la mère) en volonté et projet d'accomplissement social, par le travail et la connaissance[1].

Chemin escarpé de l'être au monde sur lequel l'individu a une fâcheuse tendance à la rechute. Régressant

1. *Travail qui n'est donc pas le contraire du désir ni d'une autre nature, mais un plaisir différé par le désir d'atteindre un plaisir supérieur ; plaisir nouveau qui permet de s'élever du plaisir organique immédiat au plaisir supérieur du beau, du bien et du vrai.*

fréquemment de la *volonté* au désir d'escamoter le lien existant entre ses rêves et les efforts à accomplir pour les réaliser.

D'où la nécessité, surtout pour le garçon, que la juste sévérité du père vienne l'arracher à la tentation de demeurer dans l'immaturité du premier attachement à la mère, désormais synonyme de refus du travail et d'immoralité[1].

Au-delà de la famille, le monde ; au-delà de l'amour, le travail

Si donc, à l'intérieur de la famille, les échanges assurant sa cohésion sont d'abord des échanges affectifs (la mère nourrit son enfant d'abord parce qu'elle l'aime et secondairement parce qu'elle a l'argent nécessaire à l'achat de sa nourriture), cette vision affective nécessaire a, par ailleurs, tendance à occulter ce deuxième niveau d'échanges que constitue le travail.

Travail qui dans la société régit les échanges malheureusement bien plus que l'amour.

Si donc pour l'enfant vivant dans et par la famille, recevoir et donner recouvrent un sens essentiellement affectif, pour l'adulte vivant aussi en société, l'échange

1. *L'immature comme l'enfant ayant effectivement tendance à prendre ses désirs pour la réalité.*

signifie majoritairement son obligation pour subsister de fournir un *équivalent-travail*[1].

Ainsi, sortir de la vision infantile de l'échange c'est prendre conscience de la nécessité de participer à l'effort collectif. Vision adulte mais aussi redéfinition de l'amour de l'autre qui signifie dès lors bien plus que le désir : l'exigence morale d'assumer sa part de travail[2].

L'INASSUMÉ

Loi morale de l'équivalent-travail opposée à la jouissance première que l'adulte, jamais totalement remis de sa séparation d'avec la mère et de sa chute de l'être parfait, tend à rechercher en s'efforçant de vivre sans efforts. Ce qui revient dans le monde social à vivre du travail des autres.

Tentation, ou désir, d'un retour au pur parasitisme qui vient pervertir le travail comme assumation en refus du travail ; voire en travail parasitaire[3].

1. *À moins que quelqu'un ne le fournisse à sa place.*
2. *Contrairement à la croyance des freudo-marxistes de l'école de Francfort, le désir n'est donc pas une force de progrès en soi, puisque sous sa forme première et non sublimée il pousse plutôt l'individu désirant à jouir du travail de l'autre, assimilé à un substitut de la mère.*
3. *Celui qui n'a pas la force de s'élever au-dessus de lui-même s'efforçant de se le cacher en s'élevant au-dessus des autres.*

Inassumé qui constitue donc l'origine psychologico-affective :

– de la tendance à vouloir occulter le lien existant entre désir et travail (inconscience qui fonde la dualité freudienne : principe de plaisir, principe de réalité) ;

– comme de ce qui deviendra, par l'histoire, l'exploitation économico-sociale des hommes par d'autres hommes[1].

Le parasitisme infantile, origine de l'exploitation

Faire faire son travail par les autres, tirer profit de l'autre en lui prenant le fruit ou une partie du fruit de son travail, ne serait donc rien d'autre que l'expression sociale du désir nostalgique de retrouver cet état premier où le nourrisson vivait et jouissait sans contrepartie[2].

À côté du travail authentique (définissable comme volonté de contribuer au projet et à l'effort collectif) rôde, comme retour de l'inassumé, la tentation immature et le désir pervers du travail parasitaire. Travail dont

1. L'histoire de ce processus étant l'histoire elle-même.

2. Contrairement à ce que prétend Walras et sa théorie micro-économique de la valeur marginale, le plaisir n'est donc pas une autre détermination de la valeur que le travail ; le désir qu'on a de l'objet étant proportionnel à ce qu'il contient d'équivalent-travail ; le plaisir qu'on en tire étant, en quelque sorte, la captation de la jouissance différée constituée par le travail contenu dans l'objet.

l'effort vise alors à optimiser le parasitisme de celui qui l'accomplit.

Travail authentique et travail parasitaire qu'on ne peut donc différencier par la seule mesure de leur dépense énergétique, mais seulement par une vision et une compréhension globale de l'activité collective[1].

La masculinité première de l'exploitation économico-politique, comme de son émancipation progressiste

Si l'intimité physique puis l'enfantement comblent le corps des femmes, en ravivant en elles la sensation d'être investie et dépassée par la toute puissance du père, cette plénitude dans laquelle s'abolit le désir féminin n'existe pas (au moins à ce degré) pour l'homme. Poussé par son sexe à la conquête, il ne parvient pas pour autant à retrouver sa complétude originaire, sa mère lui restant à jamais impénétrable (interdit de l'inceste à l'origine du sacré).

D'où ce désir de *pénétration sublimée* par laquelle le petit garçon devenu homme se met en quête d'un

1. Pour comprendre ce que peut être le travail parasitaire, pensez par exemple à l'activité à la fois débordante et nuisible d'un Alain Minc, d'un Jacques Attali ou d'un Bernard Tapie.

bonheur lié au mystère de son origine. L'impossibilité de pénétrer sa mère le poussant à pénétrer l'inconnue par amour, puis l'inconnu par l'analyse et le projet, à mesure qu'il sublime un désir toujours insatisfait.

Ainsi sa plus grande imagination[1], liée à sa plus grande insatisfaction et à sa plus grande nostalgie de la période fusionnelle avec la mère, le poussent-elles à mettre tantôt sa créativité au service du collectif (progrès et altruisme), tantôt le collectif au service de son égoïsme (inassumé, parasitisme et exploitation).

Tantôt luttant avec les autres hommes, tantôt contre eux, selon son niveau d'élévation morale et sa position sur l'échelle sociale.

LE RÔLE SECONDAIRE DE LA FEMME DANS L'EXPLOITATION COMME DANS L'ÉMANCIPATION

Moindre nostalgie de la mère (due à son attirance pour le père), aspiration à la plénitude sexuelle, enfantement et vision intra-œdipienne (réduction psychologiste) qui génèrent au contraire chez la femme un moindre besoin, un moindre désir et une moindre idée du projet (culturel mais surtout collectif), comme de la domination politique.

1. *Cf. "La masculinité historique de la création culturelle" au chapitre 3.*

Moindre imagination, moindre insatisfaction et moindre inassumé qui font de la femme un être souvent moins égoïste et plus travailleur que l'homme, mais dont la conception du travail, intimement ressenti comme prolongement de la maternité et du maternage, la rend plus indifférente aux enjeux politiques, donc plus soumise à l'ordre dominant[1].

Parce qu'elle se pose la question du comment ? (la gestion), mais rarement du pourquoi ? (le projet), la femme tient un rôle secondaire dans l'exploitation comme dans l'émancipation[2].

Rôle secondaire qui tourne à l'auxiliaire par le mécanisme de la séduction.

LA FÉMINITÉ PREMIÈRE DE LA SÉDUCTION, ET LA SÉDUCTION AUXILIAIRE DE L'EXPLOITATION

Comme nous l'avons vu au premier chapitre, le pouvoir de séduction de la femme, c'est d'abord le pouvoir de la mère. Pouvoir d'avant le père et le social, donc identifié à un pouvoir magique et hors du temps par l'homme, qui

1. On conçoit là tout l'intérêt politique de la féminisation pour les tenants du pouvoir, bénéficiaires de l'exploitation.
2. Nous nous sommes déjà suffisamment étendus sur le contresens féministe.

a tendance à promouvoir et reproduire le modèle de la femme-séduction par nostalgie de la période où son bonheur était total et la femme toute puissante.

Femme réduite à la séduction dans l'esprit, puis par l'esprit de l'homme, mais femme qui accepte de se conformer à cette idée masculine de sa nature[1] parce que sa structuration œdipienne l'y pousse et qu'elle tire son pouvoir de cette aliénation.

Mais la femme naissant du *même* et non de *l'autre* n'a aucune raison de prendre l'homme pour le prolongement de sa mère, et d'éprouver pour lui la dévotion sanctifiante que celui-ci éprouve pour elle. C'est pourquoi l'homme est le projet de la femme amoureuse, pas sa nostalgie[2]. Par référence au premier homme qu'est le père, la séduction masculine se présente à l'esprit féminin comme une force mondaine, inscrite dès l'origine dans le temporel et le concret[3]. Une combinaison sans mystère de l'autorité du père réel et symbolique ; soit le pouvoir du père au sein de la famille, mais aussi le pouvoir supra-familial que confère l'économique dans notre société à la fois patriarcale et marchande.

1 Culture de la femme magique, livresque et poétique propagée en Occident par les clercs, puis recouverte par la culture de la femme-désir-magique-de-consommation promue plus récemment par les publicitaires.
2. Malgré le respect dû à la mémoire de cette vieille tante d'Aragon : « la femme est l'avenir de l'homme » est de ce point de vue l'aphorisme le moins fondé qui soit.
3. C'est pourquoi le prince charmant "peut" épouser la bergère et que la bergère "veut" épouser le prince charmant.

Ainsi, le parasitisme de l'exploitation s'entoure-t-il inéluctablement du parasitisme plus féminin de la séduction, pour faire de la femme, que ce soit par intérêt ou par amour (car je ne doute pas que l'immense majorité des femmes trouve sincèrement un charme indéfinissable à l'homme socialement dominant), l'auxiliaire zélée du pouvoir, de son renforcement et de sa reconduction.

Logique du parasitisme : moins on travaille, plus il faut d'argent (la perversité)

L'adulte n'étant plus un nourrisson, le parasitisme génère inéluctablement chez lui un sentiment de vide intérieur et l'ennui.

Déficit d'être désagréable et humiliant que le parasite s'efforce de compenser par le paraître (le luxe, la flambe) et qui l'oblige, pour repousser l'ennui, à un parasitisme toujours aggravé (d'abord la belle femme, puis la voiture de sport, puis la villa avec piscine, puis le bateau, le château, l'avion... jusqu'à constituer l'intégrale de la panoplie du gros con).

Logique du vide et du parasitisme qui fait qu'en société les boulots les plus inutiles sont souvent les mieux rémunérés, puisque moins on bosse et plus il faut d'argent pour le supporter[1].

1. À l'inverse, celui qui fait un travail passionnant a peu de temps à consacrer à la dépense, ni d'énergie à l'acte inutile.



La ville, haut lieu du parasitisme (la mondanité)

La ville étant le lieu des échanges, les échanges l'origine des intermédiaires et les intermédiaires l'occasion du parasitisme, la ville est fatalement l'endroit où se concentre l'élite des parasites :

– élite possédante des exploiteurs et

– élite culturo-mondaine des pétasses de tous sexes.

Les premiers échangeant leur mauvaise conscience contre l'orifice ou la mauvaise foi des seconds. Tous essayant d'oublier à coup de dîners en ville, d'autocélébration et d'expérience de l'extrême[1], leur nuisance honteuse et leur insondable vacuité.

Parasitisme des élites instituées qui fait de la grande ville (et de Paris en France), la capitale de l'argent mal gagné et du luxe, de la culture et du mensonge, de la laideur et de la mode, de la misère et de la séduction, pendant que les braves gens (agriculteurs, ouvriers, infirmières, boulangers, facteurs...) et des élites plus légitimes (enseignants, ingénieurs, chercheurs, administrateurs...) assument le vrai boulot[2].

1. Drogue, Paris-Dakar, cérémonies culturelles, cocufiage et traditionnelle course à la rosette.

2. Quant à l'entrepreneur, mi-travailleur mi-exploiteur, l'ambiguïté de son statut est à la mesure de l'ambivalence de sa motivation.

L'INASSUMÉ ET LE RÔLE AMBIVALENT DU PÈRE : CONSCIENCE MORALE ET TENTATION DYNASTIQUE

Si le père est l'école de l'assumation (séparation d'avec la mère, travail et projet), le père c'est aussi la reconduction des privilèges par la projection dynastique et l'héritage (du prestige du sang versé à celui du sang reçu d'un père qui, mortel, tente de prolonger sa vie et ses espoirs en s'identifiant à son fils).

Mais le père c'est encore le meurtre du père. Soit le moyen et la volonté (par la conscience de l'économico-social et l'accession à la morale) de la critique du père ; critique de sa loi peu à peu pervertie, par la tentation dynastique, en *dérive sociale et historique de l'inassumé*.

Ainsi, à l'héroïsme des pairs (projet et progrès) succède immanquablement le parasitisme des fils (des élites légitimes à l'élite instituée), bientôt critiqué par le petit-fils[1] pour un nouveau projet et un nouveau progrès, à son tour perverti par l'inassumé.

Ainsi (et en gros) :

– *le droit du plus fort* romain (malheur au vaincu) dégénère en droit du romain, critiqué (par saint Paul) pour devenir *le droit du plus faible* ;

– droit du plus faible apostolique romain qui

1. Au sens figuré s'entend.

dégénère à son tour en *droit divin* (Dieu est mon droit), critiqué (par Rousseau, Diderot...) pour devenir le *droit naturel* des Lumières ;

– droit naturel de la bourgeoisie révolutionnaire (Saint-Just, Robespierre...) qui dégénère à son tour (de Condorcet à Guizot) en droit du bourgeois (enrichissez-vous), critiqué par les socialistes (Marx, Lénine...) pour retomber dans...

– *le droit au désir* freudien ("je" est un autre).

Droit au désir qui nous ramène tout droit à l'inconscience de la relation sociale plaisir / travail, et à la féminisation actuelle du psychisme humain.

DE LA JUSTIFICATION DE L'EXPLOITATION À SON INCONSCIENCE (L'ORIGINE IDÉOLOGIQUE DE LA FÉMINISATION)

La meilleure façon de justifier l'exploitation (pour la culpabilité de l'exploiteur comme pour l'obéissance de l'exploité) c'est de bâtir une théorie de l'inégalité entre les hommes.

Vérité transcendante d'autant plus crédible qu'on l'aura reçue des dieux ou de la nature[1], et selon laquelle

1. La récente éthologie américaine (très à la mode dans les magazines féminins en complément scientifique des conseils psy) permettant par exemple de revenir au droit du plus fort (sélection naturelle, instincts...) par une interprétation politiquement orientée du silence des animaux.

certains seraient nés pour faire le travail (esclaves, serfs, employés, dominés...) et d'autres pour en jouir (gréco-romains, nobles, employeurs, dominants…).

Mais que se passe-t-il dans une société ayant décrété l'égalité – la nôtre par exemple, celle des Droits de l'Homme ?

L'exploitation, contraire à la morale des exploiteurs eux-mêmes, doit alors être cachée. Comment ?

– Soit par la *science économique* ; l'axiomatisation à outrance (et parfaitement stérile) de l'économie politique permettant de masquer l'exploitation des hommes sous l'exactitude apodictique et politiquement neutre des mathématiques.

– Soit par *l'inconscient* ; le nec plus ultra (pour la culpabilité) étant encore que cette exploitation reste cachée à l'exploiteur lui-même. D'où l'utilité de la psychanalyse.

Le rôle du père dans la psychanalyse[1]

En réduisant le rôle du père à sa seule rivalité affective avec le fils (occultant ainsi son rôle social d'éducateur et de contrepoids nécessaire à la tentation pour l'enfant de demeurer dans l'immaturité nostalgique de sa dépendance à la mère) :

1. Ce bref paragraphe ne prétend pas épuiser le sujet de la psychanalyse mais seulement expliquer son succès auprès d'une catégorie sociale possédant les moyens économiques et politiques de ses désirs.

– la psychanalyse habilite le pur parasitisme infantile, au nom de la nécessité thérapeutique, pour le fils, de lutter contre le refoulé en s'opposant à cet empêcheur de jouir et de s'épanouir qu'est le père.

– Psychanalyse qui limite du même coup le monde à la famille et les déterminations aux seules causes affectives[1], pour rejeter la relation plaisir / travail en dehors de toute réalité.

– Théorie psychanalytique qui permet ainsi à l'individu (qui en a les moyens) de prolonger indéfiniment son parasitisme infantile, d'abord sur le dos de sa famille puis sur celui de la collectivité, au nom d'un *droit au désir* émancipateur qui a force de prescription médicale.

La psychanalyse, idéologie féminine de l'inconscience bourgeoise

Pour rester dans la psychologie des profondeurs, remarquons maintenant :

– que cette vision familialiste et féminine, purement parasitaire de la psychanalyse, correspond à la situation objective des patients étudiés par Freud pour l'élaboration de sa théorie[2]. Tous cadet(te)s de la bourgeoisie pour qui le seul obstacle à la jouissance et à l'épanouissement était effectivement le moralisme (plus ou moins pervers) du père, et non une plus triviale question de condition sociale et de pouvoir d'achat[1].

1. Réduisant ainsi la double détermination de l'esprit masculin à l'énorme inconscient du psychologisme féminin.
2. Et dans une large mesure à la situation de Freud lui-même..

Remarquons encore :

– qu'en rejetant la question du travail dans un inconscient que ni sa théorie ni la cure ne pourront dévoiler[2], la psychanalyse masque au bourgeois son parasitisme, l'habillant même des vertus émancipatrices d'une lutte douloureuse, mais courageuse, contre le père (l'interdit) et le refoulé (la névrose).

Remarquons enfin :

– que ce rôle idéologique (et inconscient) de la psychanalyse n'est sans doute pas étranger à son colossal succès auprès de ceux qui en constituent la clientèle naturelle : les cadets de la bourgeoisie[3].

Les limites de l'œdipe bourgeois

Mais pour ceux qui n'ont ni le pouvoir ni les moyens économiques de leur désir, lever l'interdit du père ne suffit pas. Le patron[4], sorte de père du père, lui faisant

1. Car pour qu'on puisse n'attacher d'importance qu'au psychologico-affectif, il faut préalablement que l'économico-social ait cessé d'être problématique.
2. La psychanalyse expliquant tout par la famille à celui qui souffre justement de ne pas parvenir à en sortir.
3. Leurs aînés lui préférant la science économique.
4. Ou le consortium, ou l'État.

une ombre symbolique d'ailleurs des plus concrètes sur le plan de la réalité.

Quant à la *libido* – les préoccupations érotiques étant inversement proportionnelles aux obligations du travail –, elle a de tout temps constitué l'activité de loisir la plus courue des nantis (de l'orgie romaine à la partouze nouveaux riches en passant par le libertinage de cour), et qui plus est des nantis oisifs que sont les cadets de la bourgeoisie.

Pas étonnant donc que les travailleurs et les pauvres soient si peu réceptifs à la vision psychanalytique et si éloignés du divan. La *névrose* étant un luxe auquel ils n'ont pas droit, ils savent se contenter du malheur.

DU DÉSIR PSYCHANALITIQUE À LA CONSOMMATION DE MASSE

Parce qu'elle fait une apologie discrète du parasitisme, l'idéologie freudienne va être successivement reprise et adaptée par tous ceux (individus ou groupes sociaux) qui, accédant ou voulant accéder à un certain parasitisme, ressentiront le besoin de se cacher derrière le droit au désir[1].

1. Il est intéressant de remarquer que celui qui prône le droit au désir est souvent le même que celui qui vient d'accéder aux moyens économiques et politiques de sa réalisation ; d'où son avidité soudaine à défendre cette liberté inaliénable.

Ainsi :

– au droit au désir du *freudisme* d'avant-guerre, réservé à la crème de la bourgeoisie viennoise (Anna O. se remet de sa névrose), succédera :

– le droit au désir du *surréalisme* de l'entre-deux-guerres, prôné par une avant-garde de petits bourgeois cherchant à réussir dans les arts (*L'âge d'or* de Bunuel provoque l'exclusion du Jockey Club de son producteur le vicomte de Noailles), auquel succédera :

– le droit au désir de *l'existentialisme* d'après-guerre, conçu par Jean-Paul Sartre pour plaire à ses étudiantes et conforter dans leur bon droit les futurs cadres du tertiaire (la jeune fille rangée s'engage dans le féminisme), auquel succédera :

– le droit au désir du *gauchisme* des années 70, revendiqué par les enfants des cadres du tertiaire voulant jouir des avantages acquis par leurs parents en dépensant leur argent de poche dans la société de consommation (le fils de la féministe[1] s'achète des disques pop), auquel succédera :

– le droit au désir *social-démocrate* d'aujourd'hui, au nom duquel chacun est désormais enjoint de consommer afin de faire tourner la société de consommation (le rebelle-lycéen-rappeur porte une veste de survêtement "Adidas", un sweat-shirt "Champion", un bas de jogging "Hanes" et une paire de "Reebok").

1. Mère castratrice qui s'est substituée à l'autorité du père pour inspirer au bourgeois de gauche son érotisme geignard et masochiste.

Le parasitisme éhonté de la bourgeoisie "de gauche"

Ces courants successifs qui jalonnent l'évolution sociale et l'ascension politique de la bourgeoisie "de gauche" (de l'intellectuel-artiste au conseiller-publicitaire) va lui permettre de jouer sur tous les tableaux.

De dénoncer en même temps :

– le paternalisme rétrograde des petits patrons des PME et des PMI de la bourgeoisie de droite traditionnelle, et :

– les revendications bassement matérialistes des ouvriers syndiqués à la CGT[1], soupçonnés par ailleurs de sympathies totalitaires[2].

Le tout au nom de la lutte émancipatrice et progressiste (voir même révolutionnaire[3]) du désir contre le pouvoir du père et le travail de droite[4].

Double opposition et double rejet du monde ouvrier et de la bourgeoisie traditionnelle qui permettra au *bourgeois du désir de gauche* de participer activement à la

1. *Le fameux « Séguy c'est qui ? » de Daniel Cohn-Bendit inaugurant le déclin du pouvoir salarial après avoir déconsidéré l'enseignement public.*
2. *Relire à ce sujet notre citation de Hannah Arendt au chapitre 2.*
3. *Le discours de la transgression, mis à la mode par Georges Bataille, donnant à la psychologie freudienne son prolongement sociologico-politique.*
4. *Contenu littéral de* L'anti-œdipe *de Gilles Deleuze et Félix Guatari, bréviaire de l'inconscience bourgeoise de gauche et du délire intellectuel des années 70.*

mise en place de la société de consommation, puis au maintien de la social-démocratie néolibérale à un poste bien rémunéré :

– soit comme apologiste culturo-mondain du droit au désir (intellectuel de la nouvelle gauche, journaliste au *Nouvel Obs*, publicitaire...);

– soit comme liquidateur de la petite entreprise et du salariat français au profit du pouvoir financier euro-mondialiste (conseiller en management et ressources humaines, cadre supérieur chez *Havas*, ministre mitterrandien...).

Le tout bien sûr en se proclamant de gauche, ancien soixante-huitard, lecteur de Sartre, amateur d'avant-garde et même membre du Parti socialiste !

Culture de gauche, argent de droite

Le goût pour la culture affiché par la bourgeoisie "de gauche" a en outre un gros avantage, elle lui permet d'être de gauche sans faire de politique. Charme indéniable auprès de tous ceux (de Pompidou à Mitterrand) qui rêvaient de voir la gauche limitée à l'art, afin que la gestion puisse enfin devenir scientifique[1].

Comme d'un côté la culture est là pour exprimer le sentiment d'échec et d'injustice sociale (sinon l'art rejoignant la vie perdrait une grande partie de sa raison

1. *D'où Jack Lang.*

d'être), et comme de l'autre la culture, même de gauche, se finance beaucoup avec l'argent de droite, cette ingénieuse répartition gauche-droite assure l'intellectuel-artiste de ne voir tarir ni sa source d'inspiration, ni ses moyens de financement.

Bien sûr la gauche culturelle se révèle ainsi tributaire du pouvoir qu'elle dénonce dans ses œuvres engagées (et absconses). Mais quand on est bourgeois "de gauche", on en n'est plus à une contradiction près[1].

Le handicap moral de la bourgeoisie de droite

Attaché au sérieux de la production et de la culture classique, la bourgeoisie de droite n'a pas compris l'utilité de la psychanalyse pour sa conscience et son bien-être.

Pris en tenaille entre sa culpabilité de catholique élevé aux bonnes œuvres et les exigences d'une science économique qui l'a pratiquement condamné[2], l'entrepreneur de PME ou de PMI se trouve moralement fort démuni face aux futurs chômeurs qu'il lui revient de désigner parmi ses salariés.

Le bourgeois "de gauche", lui, n'a pas tous ces problèmes. Exerçant un emploi de service dans une SA à capitaux multiples[1], il est rarement confronté en personne à la violence sociale des restructurations auxquelles il collabore. Et si d'aventure il venait à se sentir un peu responsable, son précieux inconscient serait toujours là pour le tirer d'affaire.

1. Comment un bourgeois "de gauche" pourrait-il d'ailleurs exprimer autre chose que l'inconséquence de la contradiction qui le constitue ?
2. Sur l'hôtel du G.A.T.T., de la zone Mark (devenue Euro) et des profits financiers.

LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION COMME ŒDIPE SANS PÈRE

Guidée par la mystification de la science économique et l'inconscient freudien, la social-démocratie néolibérale dérive comme un œdipe sans père[2].

Le droit au désir ayant été peu à peu substitué au droit naturel :

– l'entrepreneur y est devenu l'escroc (Bernard Tapie) ;

– le fonctionnaire, le voleur parfois irresponsable jusqu'au meurtre (Michel Garetta) ;

– la femme, la pétasse (le personnage de Rose Dowson, héroïne du récent *Titanic*) ;

– le jeune, le rebelle ou l'étudiant en rien (genre Daniel Cohn-Bendit habillé en rappeur) ; avec dans le rôle de l'intellectuel au commentaire :

1. Spécialisée dans l'absorption et la liquidation des P.M.E.
2. Aux antipodes de la république du père avec meurtre du père rêvée par les Lumières.

– l'animateur de télévision soucieux d'audience puis d'Audimat (Frédéric Mitterrand "néo-monarchiste de gauche" ouvrant le ban à Stéphane Bern).

Pas étonnant qu'avec ce spectacle, le citoyen devenu pur consommateur réclame lui aussi sa part de gâteau ; grattant son *Millionnaire* comme un nourrisson qui geint pour avoir le sein.

Passivité larvaire et exigeante qui trouve son complément dans le fascisme technocratique qu'on est en train de lui servir. L'oligarchie économico-politique s'activant de son côté à lui ôter tout pouvoir citoyen[1] ; sans se priver toutefois d'attribuer la baisse de la consommation et l'épargne à un manque de civisme répréhensible[2].

NUISANCES, CONTRADICTIONS ET LIMITES DE LA SOCIAL-DÉMOCRATIE NÉOLIBÉRALE

Si cette féminisation globale des consciences, à la fois économique (taylorisme et tertiaire), affective (effacement du rôle du père et néomatriarcat), stratégique (intérêt de l'oligarchie) et idéologique (substitution de

1. Notamment par la mise en place de structures échappant à tout contrôle démocratique comme les accords de Maastricht.
2. Récemment sanctionné par la baisse du taux d'intérêt du livret A.

la "mentalité de gauche" à l'engagement progressiste) a permis à la société de consommation de prospérer jusqu'à la social-démocratie néolibérale, cette même féminisation n'a fait que masquer les contradictions et les inconséquences qui travaillent à sa perte.

La notion d'appauvrissement intérieur

Si la prolifération d'objets, en vue d'atteindre au standing[1], a produit durant la croissance (du plan Marshall au premier choc pétrolier) un indéniable enrichissement matériel des individus : biens d'équipement puis de consommation ludique tels que télé, hi-fi, tourisme organisé, culture de masse…

Cet enrichissement s'est accompagné d'un appauvrissement intérieur tout aussi certain : règne des objets, activités culturelles et de loisir réduites à l'acte d'achat, régression de la conscience, du sens de la responsabilité[2] et du sens civique au profit de l'égoïsme du désir et du parasitisme...

Autant de dégradations spirituelles et morales qui ont concouru à une baisse objective de la *qualité* de la vie en société.

1. Standard de vie imposé par la société de consommation pour assurer sa prospérité.
2. Encouragé par le développement du crédit.

La nécessité de la croissance

Baisse objective de la qualité de la vie particulièrement sensible dès que la progression continue du standing (nécessaire pour ne pas lasser) ne peut plus être tenue.

Car pour qu'il y ait à la fois profit (tiré de la consommation par et pour les tenants de l'oligarchie) et progression du pouvoir d'achat (donc du standing) de ceux qui n'en sont pas (l'immense majorité des salariés), il faut impérativement qu'il y ait croissance[1].

Faute de quoi, le profit des uns (l'oligarchie) se maintient fatalement au détriment du pouvoir d'achat des autres (vous et moi).

Avec la crise[2], le pouvoir d'achat baissant et l'obligation de consommer se faisant plus pressante (pour sauver les profits puis la social-démocratie néolibérale toute entière), l'individu ne ressent bientôt plus que l'appauvrissement général où conduit le système.

1. *Avec toutes les nuisances écologiques qu'impose cet impératif.*
2. *Crise de la concurrence en marché ouvert et mondial, entraînant ici : chômage et disparités économiques accrues, donc baisse de la consommation et surproduction, donc baisse des profits... ou des salaires.*

La frustration organisée

Privé de son pouvoir d'achat mais toujours sollicité par la consommation obligatoire, le *désir* qui sous-tend tout l'édifice, et dont on a sciemment détruit tous les garde-fous[1], tourne alors à la frustration organisée.

La double démoralisation

Frustration explosive d'un désir simultanément sollicité et frustré qui conduit celui qui n'avait déjà plus de morale (celle-ci ayant été remplacée par le droit au désir) à n'avoir plus le moral non plus (la baisse du pouvoir d'achat, la précarité sociale et le chômage le conduisant à la pauvreté et au malheur).

Double démoralisation qui conduit la société tout entière à l'insécurité, la violence et la répression.

Insécurité du travail et des revenus face à la violence d'une exploitation devenue criante, à laquelle répond la violence de la délinquance. Le tout encadré par la répression policière (contre la violence de la délinquance) et le flicage organisé (pour protéger la violence de l'exploitation).

1. *Conscience sociale de l'équivalent-travail, rôle éducatif du père et autres écoles de l'assumation par la sublimation précédemment abordés.*

DE LA DIVISION DU TRAVAILLEUR À LA CRISE GÉNÉRALISÉE[1]

Sur le chemin du progressissme et de l'émancipation, l'être humain a deux ennemis :

– l'ennemi *extérieur* qu'est l'exploiteur. Exploiteur qui va constituer un groupe puis une classe sociale par la dérive historique de l'inassumé (c'est l'histoire de l'exploitation des hommes par d'autres hommes que le marxisme a parfaitement identifiée, mais sans en saisir les origines psychologico-affectives) ;

– l'ennemi *intérieur* qu'est le désir non sublimé retombant en inassumé. Lutte intime du plaisir contre la réalité que le freudisme a su identifier, mais sans en saisir les conséquences économico-sociales[2].

Le génie de la social-démocratie néolibérale aura été de réussir à faire exterminer l'un par l'autre : la solidarité du monde du travail et la conscience de la classe exploitée, par le désir égoïste qui existe en chaque individu. Ajoutant ainsi à la division du travail (déjà facteur d'inconscience sociale) la *division du travailleur*.

1. *Crise qui n'est pas conjoncturelle mais structurale comme tout ce chapitre s'est efforcé de le démontrer.*
2. *Le freudo-marxisme de l'école de Francfort s'étant contenté de détruire les acquis de la critique marxiste au profit d'un fantasmatique désir révolutionnaire livrant pieds et poings liés les gauchistes à la social-démocratie néolibérale (d'où Daniel Cohn-Bendit).*

Schizophrénie objective[1] générée par l'idéologie du désir et la société de consommation qui ont peu à peu propagé l'inconscience bourgeoise (de la relation plaisir-travail) à toutes les couches sociales devenues masse travailleuse et consommante.

– *Masse travailleuse* dont l'exploitation assure le parasitisme de la classe exploiteuse et qui n'a donc pas les moyens du parasitisme pour elle-même, contrairement à ce que lui chante l'idéologie du désir pour la pousser à consommer[2].

– *Masse consommante* dont la consommation assure en outre les profits de la classe exploiteuse qui a mis en place la société de consommation, parce qu'elle en possède les moyens de productions.

Idéologie du désir au service du profit qui a fini par opposer le travailleur au consommateur jusque dans l'individu. Conduisant la social-démocratie néolibérale à mettre un nombre grandissant de travailleurs français au chômage pour optimiser la consommation (en baissant les coûts de production)[3], alors que ses consommateurs sont ces mêmes travailleurs qui devenus chômeurs n'ont plus d'argent pour consommer.

1. *Et bien plus sérieuse que la "schyzo-analyse" des deux comiques Deleuze et Guattari.*
2 *Contrairement au profit qui rapporte, le crédit se rembourse, et avec intérêt.*
3. *Buts des grandes restructurations économiques des années 80 menées par les socialistes.*

Logique économique confinant à l'absurde qui révèle toute l'inconscience bourgeoise véhiculée par la science économique et le désir freudien. Idéologies complémentaires dont le refus commun de l'équivalent-travail (sur les deux terrains de l'économico-social et du psychologico-affectif) vise un même objectif : celui de masquer aux autres, à elle-même et finalement à la société tout entière la dangereuse inconséquence de son parasitisme.

LE CHOIX DE LA CONSCIENCE OU LE CHAOS ?

Ainsi, le *profit* (au cœur même de la logique commerçante d'une classe sociale née de la nécessité des intermédiaires et devenue progressivement maître de l'échange)[1], après avoir dynamisé la Raison (par le développement des sciences au service de l'optimisation des échanges et de la production)[2], risque-t-il finalement de

1. *D'abord pour des raisons d'échelle, car si la tribu primitive peut se contenter d'un chef, d'un sorcier et d'agriculteurs, avec l'accroissement démographique et l'expansion du monde apparaît nécessairement la quatrième figure de l'intermédiaire, ce commerçant dont le pouvoir ne vient ni de la force, ni du ciel, ni de la terre, mais du parasitisme progressif qu'il tire de leur nécessaire mise en relation.*

2. *Alors que les Grecs vivant dans un État-Cité fondé sur les hoplites et l'esclavage ne voyaient pas la nécessité de sortir de la pensée pure pour s'aventurer sur le chemin vulgaire (selon eux) de la science appliquée.*

détruire ce qu'il a pourtant contribué à porter à son plus haut degré.

La dérive historique et sociale de l'*inassumé* ramenant en fin de course le problème de l'*équivalent-travail*, masqué par le parasitisme de l'échange (et encore aggravé aujourd'hui par la féminisation des esprits), sous la forme explosive d'un retour du refoulé.

Parasitisme constitutif de la bourgeoisie dont l'inconscience a peu à peu gangrené la société tout entière, et qui préfère visiblement mener le monde au chaos[1] plutôt que de renoncer aux abus qu'a entraînés sa position.

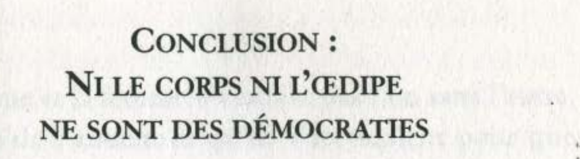
À moins que la crise, parce qu'elle est à la fois la conséquence et le révélateur de ces contradictions, ne provoque in extremis une prise de conscience collective :

– la conscience de la nécessité économique, sociale et morale du travail et de son partage pour que naisse enfin une collectivité humaine authentique ;

– collectivité humaine enfin réconciliée qui n'est autre que la réalisation supérieure de l'amour.

De cet amour qui est l'origine et la finalité du monde.

1. *Car l'autre paramètre majeur que la science économique se révèle incapable d'intégrer c'est l'émeute.*



CONCLUSION :
NI LE CORPS NI L'ŒDIPE NE SONT DES DÉMOCRATIES



CONCLUSION : NI LE CORPS NI L'ŒDIPE NE SONT DES DÉMOCRATIES

L'homme et la femme n'existent pas l'un sans l'autre, il faut qu'ils s'aiment et qu'ils s'accouplent pour que l'humanité soit.

La dissociation abstraite qui fait exister non seulement l'homme et la femme séparément, mais l'homme contre la femme[1], provient de la vision individualiste et de la méthodologie qui l'accompagne[2].

Dissociation abstraite d'où nous vient une revendication égalitariste encore renforcée par la standardisation industrielle et sa logique productiviste du modèle unique.

Mais cet égalitarisme abstrait, systématique, ne peut rien au fait que ni le corps ni l'œdipe ne sont des démocraties :

1. *Alors qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu de guerre des sexes mais une psychologisation féminine et bourgeoise de la lutte des classes.*

2. *Systématisée au* XVIIIe *siècle par le* Discours de la méthode *de René Descartes et le sujet transcendantal du "cogito".*

– que les femmes fassent les enfants ne résulte pas d'une oppression sociale manigancée par les hommes[1], mais de la nature ;

– le respect du père n'est ni un abus ni une aliénation, mais une structure de représentations directement consécutive à la binarité des sexes.

Quant à l'égalitarisme démocratique, il ne peut prendre son véritable sens que dans le politique dont l'essence est la gestion et la répartition du travail, sans oublier les richesses que ce travail produit.

Si les femmes salariées sont moins bien payées que les hommes (c'est d'ailleurs pour ça qu'on les emploie), n'oublions pas que les rentières, elles, gagnent autant que les rentiers (et même d'autant plus que les femmes salariées sont moins bien payées). Le premier ennemi de la femme opprimée n'est donc pas l'homme, mais ce qu'une femme lucide appelait récemment : *l'horreur économique* ; soit la dure loi unisexe du *Capital*.

Le second ennemi de la femme – et ça lui en fait un de plus qu'à l'homme – c'est ce *psychologisme* qui l'empêche d'identifier ce véritable oppresseur (rôle objectif du féminisme) et que cet oppresseur se fait fort de manipuler.

Dans une perspective progressiste, il faut donc à la femme, en plus de s'émanciper de l'oppression économique (par l'union des travailleurs salariés), qu'elle s'émancipe aussi d'elle-même[1], ce qui revient alors à porter la lutte et la contradiction *à l'intérieur de soi*.

1. *Croyance féministe et bourdieusienne due sans doute à une mauvaise compréhension de la VIe thèse sur Feuerbach de Karl Marx.*

Dans les deux cas : lutte sociale, introspection, elle sait pouvoir bénéficier du travail et du combat des hommes de bonne volonté à qui l'on doit – n'en déplaise aux féministes – l'initiative de la connaissance et du progrès social.

Hommes de progrès épaulés de tout temps par des femmes : leurs mères, leurs épouses sans lesquelles ils ne sont que des petits garçons, et quelques "Louise Michel" plus rares : femmes politiquement moins inconscientes, moins séductrices aussi, donc moins *femme*...

C'est là le fond du problème.

1. *En admettant pour commencer que si elle est restée jusqu'à présent un citoyen de second ordre, c'est d'abord parce que l'économico-politique est secondaire dans son esprit ; que le politique est d'abord la conscience masculine du monde.*

ANNEXES

Les composantes de l'esprit féminin (récapitulatif)

– Les *aspirations du corps* (le biologico-organique) : attente physique de la plénitude (se faire remplir et maternité) et ses suites (maquillage, danse, mode, décoration d'intérieur) interprétées par :

– les *représentations œdipiennes* (le psychologico-affectif) qui déterminent chez la femme-corps, devenue femme-*sujet*, ses relations aux autres et à son propre corps, et qui peuvent être de deux types :

– *fonctionnelles* : quand l'amour du père (puis de son substitut) favorise les aspirations du corps (amour et maternité, maternage et vie familiale), ou

– *disfonctionnelles* : quand des accidents œdipiens ont généré des représentations qui s'y opposent, soit :

– par le refus de la féminité physique (anorexie, homosexualité, féminisme), ou au contraire

– par l'apologie de la féminité mentale (séduction, intrigue) ; représentations dans les deux cas immatures (refus d'être mère) et perverses (mauvaise foi plus ou moins consciente du discours justificatif).

Enfin :

– l'*origine socioculturelle* (l'économico-social) qui, du fait de la réduction psychologiste due à la dissymétrie de l'œdipe, constitue l'*impensé féminin* (ce que la femme a du mal à se représenter comme tel)[1].

LA FORCE DE L'IDÉOLOGIE

Sur le harcèlement sexuel

C'est un fait du pavlovisme médiatique, dès qu'on lit "harcèlement sexuel", on voit une pauvre femme agressée par un violeur en puissance, pire, une travailleuse persécutée sur son lieu de travail par un supérieur hiérarchique masculin abusant lâchement de son pouvoir.

1. Depuis le temps que la pensée libérale se gargarise avec l'âge d'or de la cité athénienne du IVᵉ siècle avant J.-C., peut-être pourrait-elle enfin nous expliquer pourquoi de si grands démocrates avaient banni les femmes de leur vie privée et de toute vie publique, leur réservant le "gynécée", ancêtre de la cuisine ?

Vision fantasmatique lancée par le féminisme et ressassée à longueur de débats médiatiques, au point de nous cacher la cause sérieuse et les victimes réelles du harcèlement sexuel. Le vrai harcèlement sexuel, pas celui dont le remède est le plein-emploi, mais celui des médias qui nous harcèlent d'images de femmes.

Pas une pub pour bagnole, un fromage, une poudre à récurer pour chiotte, qui n'agite sous nos yeux – surtout sous nos yeux d'hommes – une femme à poil superroulée, une mannequin longiforme dont le regard provocateur et glacé semble dire « je suis trop belle, trop grande et trop chère pour toi, petit bonhomme. »

Harcèlement de tous les instants sur les affiches, dans les magazines et par les ondes face auquel l'homme moyen, vivant le plus souvent dans la précarité du salariat et du désir (les deux sont liés), a du mal à ne pas succomber et se sentir frustré. Déboussolé par toute cette propagande pour un paradis de la libido consommante qui n'existe que dans les spots mais qui lui rend, par effet de contraste, sa réalité quotidienne décevante et laide comme une tranche de vie du magazine « Strip-tease ».

Harcelé, frustré, et bientôt haineux, l'homme moyen. Au point d'en oublier que les vraies femmes n'y sont pour rien. Que ce ne sont pas elles qui diffusent ces images, ni elles qui en profitent. Qu'elles en sont elles aussi harcelées, tenues de s'y conformer sous peine d'être exclues du monde merveilleux du désir.

Dictature médiatique, via la *top model,* qui ne facilite pas les rapports de l'homme moyen et sa femme qui, comme 95 % de la population n'a pas plus l'air d'une mannequin que lui d'un *boy's band* (même s'ils ont acheté toute la panoplie).

Multiplication des icônes de super-pétasses égoïstes et jouisseuses qui éloignent un peu plus du cœur de l'homme l'image de la mère d'où lui venait cette tendance millénaire, presque instinctive, à respecter la femme, au profit d'un érotisme fait d'agressivité.

Mode féminine qui sexualise l'enfance chaque saison un peu plus tôt : quatorze ans, douze ans, dix ans... au détriment de l'intériorité, en même temps qu'elle abaisse l'âge limite de la femme baisable, médiatiquement vieille dès trente-cinq ans.

Mais qui oserait reprocher au consommateur d'aimer les produits frais ?

Car c'est bien de ça dont il s'agit :

– dans la multiplication des épouses abandonnées à quarante ans pour des plus jeunes après vingt ans de partenariat,

– dans ces familles éclatées laissant derrière elles des enfants sans père et sans repères,

– dans la montée du mépris pour les femmes (de plus en plus souvent appelées "pétasses" chez les jeunes des milieux défavorisés) [1],

1. *Car ils ont bien compris que les belles vont aux riches...*

– dans la massification inquiétante de la solitude, de la pédophilie...

Du harcèlement sexuel d'une société envers ses citoyens. Société de consommation en crise qui instrumentalise chaque jour plus durement le désir, non pas pour nous apporter le mieux-être (argument libéral), transgresser une morale castratrice (argument gauchiste), mais pour que nous consommions, c'est tout, afin d'écouler sa surproduction.

Et tant pis si cette réduction de la conscience citoyenne aux organes toujours frustrés du consommateur passe par la destruction du père, la destruction de la famille, et finalement par la destruction de la collectivité tout entière.

Sur le harcèlement sexuel, bis (la délicate question du viol)

Si l'on excepte la pure pathologie et de la pure violence (avec un couteau, à six sur un parking), le danger et l'ambiguïté du viol tiennent aussi à la spécificité du désir féminin. Désir qui a tendance à avancer masqué et à se mentir à lui-même (comme s'il fallait qu'il la dépasse pour son plus grand plaisir).

La femme n'éprouvant pas, au moins à cet endroit, de frontière franche entre le "oui" et le "non", se trouve

naturellement en porte-à-faux face au désir de l'homme qui s'annonce plus clairement, mais aussi face à la vérité qui, en logique comme en morale, n'admet pas l'équivoque (il faut que ce soit "vrai" ou "faux", "bien" ou "mal", "oui" ou "non")[1].

L'existence même de la séduction (qui à en croire la presse féminine constitue la principale activité des femmes) n'est d'ailleurs possible que par cette incertitude ; comme espace et stratégie du *peut-être* entre le "oui" et le "non". Sans cette indécision, les cosmétiques, la mode et le journal *ELLE* perdraient leur raison d'être ; la vie des femmes se réduisant alors au travail et à la reproduction.

Ajoutons que sur ce terrain féminin du "peut-être", l'homme est d'abord un étranger. Un maladroit contraint de masquer et de différer son désir qui dit "oui" trop vite, pour espérer parvenir à ses fins.

Jeu codifié et policé de la séduction qui n'en est pas moins un rapport de forces comprenant un risque. Celui de voir l'attente trop repoussée se muer en frustration, la frustration en castration symbolique elle-même interprétée comme un défi. Jeu délicat qui exige de celui qui y contrarie sa nature, un solide équilibre ; équilibre forcément plus instable pour qui n'a pas tous les moyens du jeu (moyens psychologiques autant qu'économiques).

1. Cf. "La féminité épistémologique : désir de plénitude contre désir de conquête, logique du peut-être et pensée magique" au chapitre 2.

Si rétrospectivement on est sûr qu'il y a eu viol quand elle a dit "non" jusqu'au bout, dans certaines situations ambiguës il n'est pas toujours évident de déterminer le moment ou le "non" proféré par l'*être du peut-être* cesse d'être un "oui" qui joue à se faire prier. Et si pour éviter tout risque l'homme doit stopper au premier "non", comme l'exigent les féministes américaines, alors la réunion de deux êtres de sexes opposés ne pourra plus résulter que de l'alternative brutale : coup de foudre ou prostitution.

Ajoutons que cette volonté de normalisation caricaturale et irréaliste nous vient de Californie, État qui compte malgré le plus fort taux d'implants mammaires, la plus grosse concentration de pédés[1].

Sur l'actuelle littérature érotique féminine

Un nombre croissant de femmes lisent et écrivent de la littérature érotique, ce qui serait, paraît-il, la marque d'un nouveau progrès de l'émancipation féminine, une preuve même de leur supériorité culturelle.

Pourtant, si l'on y réfléchit juste un peu :
la littérature érotique féminine n'est jamais que l'extension-surenchère du roman rose, genre mineur traditionnellement produit par des femmes pour les

1. Contradiction d'avenir qu'il serait intéressant d'étudier.

femmes : de *L'Amant* de Marguerite Duras pour bourgeoises haut de gamme, à *Autant en emporte le vent* pour les ménagères de moins de cinquante ans[1].

Rien de nouveau sous le soleil, donc.

La division sexuelle du travail vouant d'abord la femme à la reproduction (maternité), il est dans l'ordre des choses que les représentations culturelles, qui prolongent et favorisent cette fonction biologique, aient tendance à tourner autour de la sexualité et ses avatars : érotisme, séduction, amour. Les femmes qui écrivent exprimant tout naturellement ce qu'elles ont dans la tête et qui leur tient à cœur : les choses du sexe.

Quant à la surenchère, que ce soit pour imiter l'homme (toujours la reproduction), choquer le bourgeois ou faire de la peine à son père (désir nostalgique de la fessée ?), elle est presque toujours le signe – comme pour l'art militant – d'une création culturelle de second ordre. À moins qu'en écrivant ces fariboles, les malheureuses ne tentent simplement d'oublier leur misère quotidienne : double journée, précarité, solitude...

Car cette surenchère dans le hard – qui différencie l'ancien roman rose de l'actuel érotique féminin – participe indéniablement de la brutalité en hausse de nos sociétés néolibérales. Que ce soit sur le terrain de l'exploitation de l'homme par l'homme, ou sur celui de

1. *Quant aux hommes, moins compliqués sur les choses du sexe, ils ne voient pas pourquoi faire tant d'histoires et préfèrent les photos.*

la violence faite aux enfants dans la pédophilie. Les romancières hard ne faisant finalement que se soumettre au diktat de l'idéologie du désir[1], aidant ainsi, loin de toute subversion sérieuse, le néolibéralisme en crise à évacuer le trop-plein. Évacuer le trop-plein mais aussi écouler ses surplus ; les femmes, qui représentent 85 % des acheteurs de fictions (pourcentage qui s'inverse pour les essais), apportant un supplément de revenus indéniable au marché du livre.

Sur la féminisation de l'art et notamment du cinéma

D'abord il existe depuis le XIXe siècle une féminité inhérente à l'artiste[2] : la création culturelle devenant, à partir de cette époque, le fait quasi exclusif du cadet de la bourgeoisie (l'aîné reprenant les affaires du père).

Cadet de la bourgeoisie hostile au monde adulte masculin qui assume et reproduit l'immoralité (l'exploitation de classe), mais qui préfère fuir cette responsabilité dans la féminité plutôt que de renoncer à en

1. *Dont le mécanisme et le rôle objectif sont de réduire la liberté au désir, puis le désir au Marché.*

2. *Songez que la plupart des auteurs de l'Ancien Régime commençaient d'abord par la carrière militaire : de René Descartes à Robert Musil en passant par du Bellay, Laclos, Stendhal...*

être le complice et le bénéficiaire (option marxiste de la rupture par l'engagement politique révolutionnaire).

Refus de la responsabilité masculine (le monde du père) et nostalgie de la fusion maternelle qui constituent entre autres la subjectivité de Charles Baudelaire. Une relation au monde arrogante et immature [1] à mille lieux de *L'Iliade*, des *Chevaliers de la Table Ronde* ou de la conscience balzacienne. Une esthétique du refus (mais aussi un refus cantonné à l'esthétique) qui ouvre la voie à Gide, à Proust, au surréalisme et au cinéma de la Nouvelle Vague…

Féminité du créateur bientôt suivie d'une féminisation sociale plus générale (d'où son statut de précurseur). Le travail morcelé, improductif, très fortement hiérarchisé et devenu précaire ne permettant plus vraiment au petit employé de bureau salarié d'incarner la virilité masculine de ses aînés.

Aîné qui était soit :

– maître de son destin par la propriété de ses moyens de production ou par un vrai métier à savoir-faire (petit propriétaire terrien ou artisan). Soit :

– prolétaire doté d'une conscience sociale et politique luttant collectivement pour son émancipation (prolétariat viril contre patronat viril).

Le tout sous le regard efféminé et quelque peu distant

1. *Transcendée par le génie poétique des* Fleurs du mal *mais fatale aux* Petits poèmes en prose.

du cadet de la nouvelle bourgeoisie du tertiaire, futur cinéaste de la Nouvelle Vague.

Si on ajoute à cette féminisation globale, l'affaiblissement du rôle du père, ses conséquences sur la conscience et le moralisme adolescent, plus la difficulté congénitale (due à la dissymétrie de l'œdipe) qu'ont les femmes à ne pas réduire le politique (lieu du collectif et de l'économique) aux intrigues psychologiques (lieu des conflits individuels œdipiens), on peut comprendre pourquoi l'actuel cinéma d'auteur se réduit à cet intimisme sentimentaliste geignard sans réelle épaisseur sociale [1].

Liquidation de la virilité qui s'est d'ailleurs traduite à l'écran par l'éclatement du personnage de Jean Gabin (force tranquille) en, d'un côté :

– l'éternel adolescent rêveur et narcissique (modèle Jean-Pierre Léaud et tous ses suiveurs), et de l'autre :

– le rebelle asocial agressif (modèle James Dean et toutes ses surenchères).

Comme si toute tentative d'incarner la virilité devait, dans la société actuelle, conduire à l'hystérie et à la psychose, donc finalement se muer en son contraire pour rejoindre l'indépassable féminité ambiante.

1. *La Nouvelle Vague ayant en plus décrété qu'on faisait soit du cinéma d'auteur soit du cinéma populaire, interdisant de fait la catégorie "auteur populaire" et les films de Marcel Carné, Federico Fellini, Joël Seria...*



Sur le prétendu parti des homosexuels

Sans nier l'existence de catégories autres qu'économiques, il me semble douteux de parler des "hétéros" et des "homos" comme de deux catégories sociales distinctes (surtout quand cette réduction caricaturale provient de ceux dont la volonté affichée est pourtant d'échapper à la norme.)

Quand on entend, en général sur le ton de la revendication : « nous les homos ceci, vous les hétéros cela... » on est en droit de se poser la question : les homos certes, mais lesquels ?

Car des homos il y en a de plusieurs sortes et à plusieurs titres. Sur le plan de la simple détermination psychologique, il existe déjà :

– l'homo en deçà des femmes – ou pédé proustien – garçon amoureux d'une mère le plus souvent abusive qui lui a rendu la femme à la fois intouchable et omniprésente, au point de ne pouvoir l'atteindre qu'en l'incarnant partiellement ;

– l'homo au-delà des femmes – ou pédé grec du IVe siècle avant J.-C. – pour qui la femme devenue sans mystère (aux antipodes de la mère sacrée) n'incarne plus que cette ruse éventée par laquelle la nature le poussait à se reproduire. Séductrice déchue désormais

confinée bonniche au gynécée, tandis que son affection profonde se tourne vers son semblable adolescent.

Si l'on admet la possibilité d'un homo purement génétique, porté vers sa féminité pour des raisons hormonales (pourquoi pas ?), cela nous fait déjà trois homosexualités : œdipienne, culturelle, physiologique, qui sans aborder ces deux autres catégories, ô combien réversibles, que sont l'actif et le passif (relire *Querelle de Brest*) se compliquent encore de leurs déclinaisons sociales.

– D'abord le pédé littéraire, style NRF (André Gide), inventeur de l'homo moderne, qui a su mettre en avant sa volonté de transgresser la normalité bourgeoise pour enculer le petit Arabe en toute décomplexion ;

– le pédé commerçant (genre antiquaire) ensuite, qui s'appuie sur le prestige culturel du précédent pour élever à la culture des fantasmes néocoloniaux autorisés par un pouvoir économique (enculer le petit Arabe pauvre contre dirhams) ;

– le pédé intello-gauchiste (depuis Mai 68), style fac de Vincennes (séminaire de René Sherer), antipsychiatrie (du Dr Pierre Gay) qui fait exactement comme les deux précédents : enculer le petit Arabe mais ici, grâce à l'immigration des Trente glorieuses, au nom cette fois du désir révolutionnaire ;

– le pédophile néofasciste (style *Gay France*), lecteur d'*Alix* et grand zélateur d'une fantasmatique pureté indo-européenne.

Sans oublier, le pédé routier, le pédé taulard, le pédé légionnaire... Autant de types qui, en dehors de la rencontre fugitive de la tasse, n'ont pas grand-chose à voir ni à faire avec :

– le *gay* ; cet autre pédé issu des métiers de la communication et du tertiaire[1] qui tente depuis les années 80 de nous faire prendre l'homosexualité pour un type standard avec son look, sa culture et son vote...

"Tapétocentrisme" arrogant et naïf (à la Gérard Lefort) souvent désavoué par les catégories précédentes, où :

– une sexualité soumise au modèle américain de la consommation de masse (donc ni transgressive ni subversive et très éloignée de l'idéal démocratique grec) et

– une culture de second ordre (comme tout art militant)

sont mises au service d'une social-démocratie néolibérale toujours habile à utiliser ce genre de pseudo-catégories (pédés, lesbiennes, femmes, jeunes, immigrés, handicapés...) pour masquer les vraies catégories d'où naissent les inégalités sociales qu'elle contribue à aggraver.

1. Nous avons déjà mis le doigt sur le lien sociologique existant entre la prolifération de l'homosexualité de type gay et celle des emplois du tertiaire.

Sur les quotas de femmes et la parité dans la représentation politique

En l'absence d'aucune volonté populaire, les quotas de femmes sont devenus, par la force des médias puis de l'Assemblée, une idée et une réalité acquise (et même au-delà avec la parité).

Si le but du quota – comme de la parité – est de favoriser la représentation publique d'un groupe jusque-là sous-représenté, dans un but louable de rééquilibrage, pourquoi alors ne pas pousser plus loin cette logique légitime ?

En se penchant sur les chiffres, on constate qu'il n'y a pas un seul député de moins de trente ans à la chambre, alors qu'on y est éligible dès vingt-trois. Quelle discrimination insoutenable envers les jeunes ! Pourquoi ne pas exiger *sine die* des quotas de jeunes ?

Pire, sur 574 députés, seulement 4 ouvriers et 12 employés pour 126 professions libérales (catégorie sociale la plus représentée). Or employés et ouvriers composent l'immense majorité du peuple français. Pourquoi ne pas exiger aussi dans la foulée des quotas d'employés et d'ouvriers ?

La moitié des employés et ouvriers français étant aussi des femmes, cela ferait d'ailleurs double emploi. Même si les femmes que ces quotas-là porteraient à la Chambre

n'ont pas vraiment les mêmes intérêts politiques que celles qui les réclament et qui vont en bénéficier. Futures élues quasiment toutes professions libérales, soit issues du groupe social déjà le plus représenté[1].

Sur la sociologie peu dominée de Pierre Bourdieu

En bon chien de garde de l'idéologie dominante (fonction objective du sociologue d'État), Pierre Bourdieu, dans son dernier ouvrage édité par lui-même *La Domination masculine*, vole au secours du pouvoir et de la parité en dénonçant ce « paradoxe de la doxa » qu'est, selon lui, la domination historique masculine (paradoxe de la doxa qu'on peut donc traduire par l'étonnement agacé de Pierre Bourdieu devant une réalité qui ne se conforme pas à ses préjugés).

Ce livre étant aux antipodes du nôtre (déjà sur le plan de la lisibilité), nous nous sentons l'obligation d'en faire un petit commentaire critique.

D'abord sa méthodologie : faire reluire les fantasmes néocoloniaux (caricature d'ethnologie structuraliste) de

1. Quant à savoir ce que pourra bien être une politique plus féminine, sans doute faut-il poser la question à Margaret Thatcher, qui a mené d'une main de fer la marche forcée de l'Angleterre vers l'ultra-libéralisme, à Bénazir Buto, actuellement en prison pour détournement de fonds publics, à Nicole Notat, la syndicaliste préférée d'Alain Juppé et du patronat, ou à Martine Aubry, dont la loi sur les 35 heures est le marchepied pervers du blocage des salaires et de la flexibilité.

Pierre Bourdieu sur la société kabyle traditionnelle (donc obsolète) par des morceaux choisis de Viginia Woolf (soit la subjectivité d'une bourgeoise anglo-saxonne flippée) ne relève tout simplement pas de la méthode sociologique. Sans doute eut-il été plus rigoureux de faire d'abord la sociologie de Virginia Woolf[1], et surtout celle de Pierre Bourdieu : son goût pour Virginia Woolf et son mépris pour la société kabyle traditionnelle[2].

Passons ensuite aux présupposés philosophiques. (Nous en avons tous, encore faut-il les identifier.) Quels sont-ils chez Pierre Bourdieu ? Un positivisme éculé (naïveté des descriptions de faits qui ignorent les opinions cachées) au service d'un dualisme néokantien : croyance en une réalité antéprédicative qui contraint Pierre Bourdieu à appréhender l'histoire, non pas comme la totalité du réel en devenir, mais comme un voile qui masque et empêche la vraie réalité, celle a-historique et transcendante[3] de la parité.

Réalité fondée sur quoi ? Ni sur les déterminations du corps (ce qui fait dire en gros à Pierre Bourdieu que ce n'est pas parce que les hommes ont un pénis qu'ils doivent obliger les femmes à porter les enfants !), ni sur l'œdipe (et ses représentations affectives), ni sur le

1. Cf. le chapitre sur le féminisme)
2. Cf. le paragraphe sur le point de vue ou la subjectivité.
3. Due sans doute à une mauvaise compréhension de la catégorie du "possible" dans la pensée marxiste.

mode de production (et ses rapports infrastructure / superstructure) – Pierre Bourdieu n'y croit pas – mais sur la toute puissance d'une *économie symbolique* auto-créée qui, ne pouvant plus compter sur la grâce de Dieu[1], ne peut être rien d'autre que la "doxa" de Pierre Bourdieu lui-même : un fatras d'opinions bien pensantes qui, chance pour un fonctionnaire bien noté, sont pile en phase avec l'idéologie dominante et sa féminisation programmée, via la parité.

Face à tant de vide (ni corps, ni œdipe, ni mode de production), d'arrogance (se prendre en fait pour Dieu) et de naïveté (service d'État qui se croit travail critique), un seul constat : la sociologie de Pierre Bourdieu se résume à son style ; et quel style !

Si la bonne littérature est toujours sociologique (Honoré de Balzac, Thomas Mann...), la mauvaise sociologie comme la fausse philosophie (celle de Jacques Derrida par exemple) est toujours illisible, c'est d'ailleurs à ça qu'on la reconnaît. Sans autre fondement qu'une économie symbolique d'essence métaphysique, la pensée de Pierre Bourdieu ne peut reposer que sur l'esthétique de la scientificité : phraséologie (essayez donc de traduire en français « l'anamnèse des constantes cachées »), pléonasmes (du genre « ontogenèse individuelle » et « phylogenèse collective »), effet de sens

1. En bon positiviste, Pierre Bourdieu est laïc.

mystificateur de l'expression latine en italique (« *libido dominantis* », « *libido dominandi* », « *amor fati* »...), éclectisme incohérent des références prestigieuses ou supposées telles (Platon, Pascal, Leibnitz, Kant, Marx, Peirce, Freud, Sartre, Lacan, Levi-Strauss, Duby, Foucault, Bourdieu...) au milieu desquelles on s'est glissé en douce (technique très show-biz du *name droping*), descriptions cliniques d'opinions et autres préjugés (bien rangés en un schéma synoptique des oppositions pertinentes !) qui se donnent pour de l'objectivité alors qu'elles ne font qu'ajouter de la lourdeur au texte.

Pour en finir avec ce comique moliéresque (genre bourgeois gentilhomme), laissons le dernier mot au grand sociologue Lucien Goldmann dont l'ouvrage sur Pascal, *Le Dieu caché,* vaut depuis quarante ans à son auteur une reconnaissance mondiale, tandis que les *Méditations pascaliennes* de Pierre Bourdieu font tout juste bâiller à L'École des hautes études en sciences sociales :

« Le fait vraiment décisif de l'évolution de la sociologie française contemporaine nous semble être l'apparition d'un nombre relativement important de sociologues âgés de 40 à 50 ans qui, de toute évidence ,occupent déjà les places décisives dans l'organisation de plus en plus serrée de la recherche sociologique telle qu'elle s'est structurée ces quinze dernières années autour du Centre d'études sociologiques, mais aussi autour de centres de recherches auto-

nomes ou reliés à d'autres instituts (l'École des hautes études en sciences sociales pour ne pas la nommer). *Sociologues dont le réseau d'interrelations, la situation et l'influence universitaire et administrative constituent une organisation de plus en plus rigide et qui contrôle la presque totalité de la recherche, en exerçant à la fois une influence idéologique beaucoup plus faible sur la vie intellectuelle que les penseurs philosophiques de la génération précédente, et une influence administrative incomparablement plus forte sur l'orientation de la recherche. Il en résulte un ensemble de travaux à la fois de plus en plus nombreux, vastes et développés sur le plan quantitatif, mais aussi, pour la plupart, de plus en plus routiniers et dépourvus d'élaboration théorique.*

Une étude consacrée à la recherche sociologique contemporaine, qui devrait dégager en tout premier lieu les courants d'ensemble, montrerait, pensons-nous, à quel point l'élément commun à la plupart de ces travaux est leur attitude a-humaniste, a-historique et a-philosophique, et cela veut dire leur attitude implicitement ou explicitement positive envers la société technocratique contemporaine... Cette société qui se caractérise entre autres par la production et la consommation de masse risque de réaliser comme principal produit de masse, les "diplômés analphabètes ».

Texte prophétique (ce court extrait de *Sciences humaines et philosophie* date de 1970), ne le dirait-on pas écrit pour Pierre Bourdieu lui-même ? !

Sur la vérité statistique (ou la misère du positivisme en sciences humaines)

Prenons un exemple.

Quand un sondage récent publié dans un périodique féminin[1] prétend nous informer que les Français ont eu en moyenne et durant leur vie :

– 11,3 partenaires sexuels pour les hommes, contre

– 3,4 seulement pour les femmes.

Comment l'interpréter ? Doit-on en déduire :

– qu'on n'a sondé que des mourants ?

– que les femmes sont plus fidèles que les hommes ?

– qu'un plus grand nombre d'entre eux baisent toujours avec le même plus petit nombre de salopes (pour que ce soit possible) ?

– Ou, comme il y a dire et faire, que les hommes à qui on a posé la question se sont vantés plus volontiers que les femmes[2]. Auquel cas ces chiffres mensongers ne nous donnent pas, contrairement à leur vocation, une vision objective de la condition sexuelle des Français, mais nous révèle plutôt (autre interprétation) :

– que les sondés dans leur ensemble considèrent qu'il est plus valorisant pour un homme que pour une

1. ELLE *pour ne pas le nommer.*

2. Ainsi retrouve-t-on à chaque élection plus d'électeurs que de sondés pour le Front National, le secret de l'urne permettant sans doute d'accomplir ce qu'on n'ose avouer.

femme de multiplier les conquêtes, suivant ainsi l'opinion qu'ils devaient éclairer.

Plus sérieusement, la subjectivité du point de vue et l'intentionnalité inévitable de toute démarche de connaissance[1] font qu'on ne peut prétendre déduire objectivement les opinions des faits, puisque ces opinions conditionnent la perception de ces faits[2].

Axiome sociologique dont on peut, par contre, déduire objectivement que la statistique n'est pas une science, si ce n'est celle des opinions qui s'ignorent et des opinions déguisées. Le panel représentatif est surtout représentatif de l'acceptation des critères qui président à l'établissement du panel. La diversité des sondés cache l'unicité du sondeur ; les réponses, la pertinence des questions ; et la quantification des réponses, leur interprétation.

Du sondeur aux sondés, des questions aux réponses, la subjectivité est en réalité partout. Et même en admettant qu'un sondage soit une vérité numérique, trouver objective la moyenne des subjectivités n'en reste pas moins une idée parfaitement subjective.

1. *Soit là d'où on vient et là où on a tendance, de ce fait, à vouloir aller.*

2. *Cf. "Le point de vue ou la subjectivité" au chapitre 3.*

Sur la totalité et le totalitarisme

La pseudo-pensée de Hannah Arendt permet depuis quarante ans à n'importe quel libéral de décréter totalitaire toute explication du monde qui, dans un but de cohérence globale, refuse notamment de se laisser réduire aux impressions psychologiques individuelles (sachant que de l'individu on ne peut ressentir que les effets et que la déduction des causes exige un certain recul. On comprend mieux, par exemple, le pourquoi de l'actuel conflit tchétchène quand, quittant la Tchétchénie, on se rend en bibliothèque pour découvrir sur un atlas la carte des gazoducs…)

Tel est le principe sain de la totalité : s'efforcer de tenir compte de toutes les causes : psychologiques, économiques, historiques, religieuses, géographiques, climatiques… sachant que c'est toujours la cause non identifiée, ou laissée pour compte, qui fout le raisonnement par terre.

Chez Hannah Arendt, la cause systématiquement oubliée c'est l'économique. La violence sociale de sa logique et de ses contradictions qui portent notamment une lourde responsabilité dans l'aventure nazie, et que le psychologisme de Hannah Arendt a eu pour rôle historique et quasi officiel d'occulter.

Est-ce un hasard si cet oubli systématique de la cause économique est aussi l'intérêt de la bourgeoisie qui se pâme sur les écrits de Hannah Arendt ?

Hasard ou inconscience[1] si cette même bourgeoisie s'empresse de décréter totalitaire quiconque tente en fait de résister au totalitarisme du Marché et à la violence dont elle est systématiquement l'instigatrice et la bénéficiaire ? (concurrence trilatérale USA / Europe allemande/ Japon, pillage du tiers-monde et manipulation de ses luttes émancipatrices, démantèlement de l'ex-bloc socialiste, paupérisation et décrépitude de notre État-nation…)

Une fois l'effort de totalité réduit au totalitarisme par le totalitarisme psychologiste, il devient en effet plus aisé de réduire le drame nazi à l'œuvre d'un fou isolé, le publiciste au publicitaire, l'humanisme à l'humanitaire (et son devoir d'ingérence) et, *last but not least*, la liberté au libéralisme.

1. Il faudrait alors parler d'un "inconscient de classe", comme il existe un inconscient freudien.

ÉLOGE FINAL DU COUPLE

La horde primitive n'existe pas (dès l'origine, le couple)

Aussi loin que l'on remonte et si l'on en croit les paléontologues, le couple a toujours existé, même chez les primates supérieurs. Il faut bien sûr se méfier de prolonger jusqu'à nous les observations et déductions valables pour l'éthologie. N'ayant pas eu le temps d'intégrer la totalité de ses instincts immuables, pour cause de prématuration, l'homme serait, paraît-il, libre de produire ses propres déterminations. Quoi qu'il en soit de ses chances de parvenir à dépasser son animalité pour accomplir le royaume de Dieu sur terre, il semble que chez l'homme la horde primitive n'ait jamais existé. Qu'elle n'est qu'un fantasme partouzard de la fin du XIX[e] siècle.

Car si le couple est assurément une structure contraignante (puisqu'il faut en principe ne coucher qu'avec sa femme), il est facile de comprendre que l'absence de structure – appelée à juste titre "bordel" dans le langage populaire – est bien plus contraignante, à terme, par ce qu'elle génère de violence et de problèmes concrets (jalousie, paternité, héritages…).

Que le désordre institutionnel qu'implique l'idée de horde primitive ne peut se concevoir que comme transgression ; comme repos momentané et calculé du couple et de l'ordre.

Loin des transes et des problèmes de l'amour moderne (du romantisme à la libération sexuelle), il faut donc d'abord comprendre le couple comme la plus petite unité de production (encore en vigueur il y a peu chez les Inuits). Une structure fonctionnelle de survie présentant plus d'avantages que d'inconvénients dans une perspective de cohabitation collective.

Quant à la polygamie, le pouvoir imposé et admis par tous (par la violence et la croyance) d'avoir plusieurs femmes quand d'autres en sont privés, il représente un *luxe* attestant déjà d'une hiérarchisation sociale marquée. Donc d'une division du travail sans doute postérieure au couple et au néolithique.

Le couple originaire (mère-enfant) fondement et limite de l'intelligence humaine ?

Mais si l'homme a l'idée de n'avoir qu'une seule femme c'est sans doute aussi parce qu'il n'a qu'une seule mère.

Et c'est là que la psychologie rejoint la paléo-anthropologie pour la pervertir.

Car si la plasticité (liberté) née de la prématuration (déficience d'instincts) sort l'homme de l'animalité pour le faire entrer dans la liberté créative et douloureuse de l'histoire (et rendre douteuse l'éthologie comme science applicable à l'homme), cette même prématuration l'attache à sa mère beaucoup plus que les mammifères supérieurs de la lignée animale dont il s'est ainsi coupé. Attachement-arrachement à la mère jamais totalement assumé (dont il ne se remet jamais complètement) qui génère le cortège des pathologies affectives dont la psychanalyse s'est fait une spécialité.

Ainsi, les déterminations de l'œdipe viennent piper l'indétermination acquise par la prématuration. Le pathos affectif (de Sigmund Freud) venant en quelque sorte tordre la liberté cognitive (de Jean Piaget).

En poussant le bouchon plus loin, on peut d'ailleurs situer l'origine de l'intelligence humaine au cœur même du couple mère-enfant en pensant (avec Henri Wallon) que c'est dans l'imitation de l'*autre*, née de l'émotion affective d'avoir été trop tôt expulsé de la mère et pour se fondre à nouveau en elle, que réside l'origine de la fonction symbolique. Soit cette capacité de se représenter des figures puis de les transformer, qui caractérise l'intelligence proprement humaine : symbolique et opératoire.

Quoi qu'il en soit du rôle central ou connexe du couple originaire et de l'affectivité dans le processus

cognitif et l'imagination, ce que la paléo-anthropologie donne d'une main à l'homme de liberté et de grandeur (se défaire partiellement de ses instincts pour engendrer histoire et progrès), la psychologie de l'affectivité semble bien les lui reprendre de l'autre, par la jalousie et autres mesquineries des névroses œdipiennes[1].

Le couple consubstantiel à la civilisation occidentale ? (l'exogamie-monogamique ou l'historicité de l'œdipe)

Par le couple adulte, l'homme choisit sa mère et la femme son père, se libérant ainsi partiellement de l'ancienne emprise familiale. Cette tentative de reconstituer et de dépasser le couple originaire de l'œdipe, l'anthropologie structurale l'appelle exogamie-monogamique.

Une structure particulière de la parenté dont certains sociologues (et notamment Michel Clouscard à travers une interprétation du mythe fondateur de *Tristan et Iseult*) n'hésitent pas à faire le pilier de notre civilisation humaniste.

Voici la thèse :

1. Thèse qui rejoint, en s'appuyant sur Wallon et Freud, la critique que Kierkegaard adressait déjà à Hegel.

En permettant à la collectivité de passer du clanisme (organisation sociale familiale fondée sur les totems, leur culte et leurs tabous), soit de la division familiale du travail à sa division sociale, l'exogamie a permis dans l'histoire l'émergence d'un groupe d'individus spécialisés dans l'échange ; échange nécessitant la numération (comptabilité) puis par la complexification progressive des échanges, un certain formalisme mathématique. Soit la vision du monde particulièrement pénétrante d'un groupe social à la fois démocratique (libéré du clanisme), commerçant et rationaliste (les trois termes sont indissociables) : la *bourgeoisie*.

Quant à la monogamie (régime juridique en vertu duquel un homme ou une femme ne peut avoir plusieurs conjoints en même temps), en insistant sur l'image du père (dans la polyandrie le père indifférencié est indifférent), elle permet, par l'identification au père et sa projection sur le fils, la volonté de l'élévation et l'héritage, mais aussi, par le meurtre du père (complexe d'Œdipe), la possibilité pour le fils d'une certaine critique réflexive sur l'idée du bien et l'ordre établi.

Ainsi, le fait que la pensée (au sens supérieur et conceptuel du terme) ait été la création exclusive des hommes de la bourgeoisie occidentale (reprenant et prolongeant après saint Thomas d'Aquin le miracle grec) n'est-il pas un hasard mais une consubstantialité ; l'expression culturelle indissociablement mascu-

line, moraliste et rationaliste[1] d'une structure historique particulièrement féconde : *l'œdipe*.

Soit notre bonne vieille famille avec la maman dans le rôle de la mère et dans le rôle du père : le père.

1. *De l'argument ontologique de Descartes à la société sans classe de Marx, en passant par la volonté générale de Rousseau, l'impératif catégorique de Kant et l'esprit absolu de Hegel.*

BREVE BIBLIOGRAPHIE

ANATRELLA Tony, *La Différence interdite*, Flammarion, 1998.
BARREAU Jean-Claude, *La France va-t-elle disparaître ?*, Grasset, 1997.
CLOUSCARD Michel, *L'Être et le code*, Mouton, 1972.
-, *Néofascisme et idéologie du désir*, Denoël, 1973.
-, *Le Capitalisme de la séduction*, Éditions sociales, 1981.
-, *De la modernité : Rousseau ou Sartre*, Messidor-Éditions sociales, 1985.
-, *Traité de l'amour-fou*, Éditions sociales, 1994.
-, *Les Métamorphoses de la lutte des classes*, Le Temps des Cerises, 1996.
COLLON Michel, *Poker menteur : les grandes puissances, la Yougoslavie et les prochaines guerres*, E.P.O., 1998.
COUTEAUX Paul-Marie, *Traité de savoir disparaître à l'usage d'une vieille génération*, Michalon, 1998.
DI RUZZA Renato, *Histoires, Savoirs et Pouvoirs en Économie politique*, CGT (Études et documents économiques), 1990.
GOLDMANN Lucien, *Introduction à la philosophie de Kant*, Gallimard, 1952.
-, *Sciences humaines et philosophie*, Gonthier, 1978.
-, *Lukacs et Heidegger*, Denoël-Gonthier, 1973.

GORDON CHILDE V., *La Naissance de la civilisation*, Gonthier, 1964.
HALIMI Serge, *Les Nouveaux chiens de garde*, Liber-Raisons d'agir, 1997.
JALLEY Émile, *Wallon lecteur de Freud & Piaget*, Éditions Sociales, 1981.
LEROI-GOURHAN André, *Le Geste et la parole*, Albin Michel, 1964.
LUKACS Georges, *Histoire et conscience de classe*, Minuit, 1960.
-, *La Destruction de la raison*, L'Arche, 1959.
-, *Existentialisme ou marxisme ?*, Nagel, 1948.
-, *La Signification présente du réalisme critique*, Gallimard, 1960.
MARX Karl, *Le Capital*, P.U.F., 1947.
-, *Philosophie*, Folio, 1994.
PIAGET Jean, *La Psychologie de l'intelligence*, Armand Colin, 1967.
-, *L'Épistémologie génétique*, P.U.F., 1970.
ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, G.F.-Flammarion, 1971.
-, *Du contrat social*, G.F.-Flammarion, 1966.
WALLON Henri, *L'Évolution psychologique de l'enfant*, Armand Colin, 1968.
-, *De l'acte à la pensée*, Flammarion, 1970.
WAHL Jean, *Kierkegaard*, Hachette, 1998.

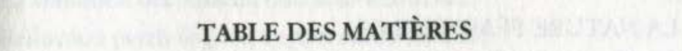


TABLE DES MATIÈRES